

JOURNAL
HELVETIQUE
O U
RECUEIL
D E
PIECES FUGITIVES
D E L I T E R A T U R E
C H O I S I E ;

De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses , tant de Suisse , que des Pais Etrangers.

DEDIÉ AU ROI.

M A R S 1 7 5 6 .



NEUCHÂTEL
DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.



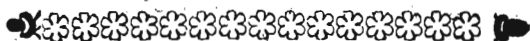
M D C C L V I .





JOURNAL HELVETIQUE,

MARS 1756.



PARABOLE

De J. C. Luc XIV. 16. &c.

*Nouvelle édition, augmentée par St. Domini-
que, & par quelques autres.*

UN Home fit un jour un grand Souper,
 auquel il invita plusieurs personnes.
 A l'heure du Souper, il envoya son Servi-
 teur dire aux Convies de venir; que tout
 étoit prêt. Mais tous s'excusèrent come de
 concert. Le premier lui dit: J'ai acheté
 une Métairie; il faut nécessairement que
 je l'aille voir: Je te prie de m'excuser. Le
 second lui dit: J'ai acheté cinq couples de
 Bœufs, & j'en vai faire l'essai: Excuse moi
 je te prie. Le troisième lui dit: Je viens
 de me marier: ainsi je n'y puis aller. Le
 Serviteur de retour raporta le tout à son
 Maître. Alors le Père de Famille en colère
 dit à son Serviteur: Va promptement dans

„ dans les places & les rues de la Ville, &
 „ amène ici les Pauvres, les Estropiés, les
 „ Boiteux, les Aveugles. Le Serviteur étant
 „ revenu, dit : Maître, j'ai fait come tu'
 „ m'as comandé, & il y a encore de la place.
 „ Le Maître lui dit : Va t'en dans les che-
 „ mins, & le long des haies, & C O N -
 „ TRAIN D'ENTRER ceux que tu trou-
 „ veras, afin que ma Maison se remplisse.

„ Le Serviteur étant sorti, prit avec lui
 „ nombre de Huissiers, de Dragons, de
 „ Bourreaux &c. munis de chaines, de ceps,
 „ de verges, de fouets, de cordes, de
 „ glaives, de roües, de torches allumées
 „ &c. &c. & ils employèrent tout ce formi-
 „ dable apareil pour *contraindre d'entrer*
 „ tous ceux qui ne vouloient pas entrer de
 „ bone grace. Ils en contraignirent en éfet
 „ plusieurs; mais cette violence leur infi-
 „ pira une telle défiance du Souper & des
 „ Mets, qu'ils craignirent d'y toucher. Plu-
 „ sieurs aussi, dans la même défiance, ai-
 „ mérent mieux se laisser tourmenter &
 „ bourreauder de la façon la plus impitoïa-
 „ ble & la plus barbare, que de se rendre à
 „ de telles invitations. Enfin, le plus grand
 „ nombre, tous ceux qui le purent, pri-
 „ rent la fuite, & portèrent avec eux de
 „ tous côtés l'aversion & l'horreur du Festin.

Nous

Nous lisons quelque part dans l'Évangile, que Nôtre Seigneur après avoir proposé aux Principaux Sacrificateurs & Magistrats des Juifs une autre Parabole, où ils n'étoient pas fort ménagés, il leur fit une question à laquelle ils ne laissèrent pas de répondre †; que même leur réponse fut parfaite, & telle qu'on auroit pû l'attendre de gens qui n'y auroient eu nul intérêt. A la suite de la Parabole qu'on vient de proposer, on fait aussi une question toute pareille, & l'on dit : *Quand le Père de Famille apprendra toutes ces violences & ces horreurs de son Serviteur & verra le vuide de sa Maison, que lui fera-t-il?* Ceux que ce Serviteur représente, se disant Chrétiens, pourroient-ils bonement se dispenser de répondre? Ce seroit sans doute trop exiger d'eux, de vouloir qu'ils le fissent publiquement; mais on les prie, pour leur propre intérêt, de se répondre du moins à eux mêmes; &, pour le faire avec plus de lumière, de daigner jeter les yeux sur le Parallèle suivant.

P A R A L L E L E

Entre

*L'Orthodoxe Persécuteur, & L'Hérétique
Persécuté.*

J'Avertis d'entrée, que je ne veux pas disputer de mots, Je passe à l'*Orthodoxe* ce titre pompeux qu'il veut bien se donner, & lui passe de même l'odieuse qualification d'*Hérétique*, dont il se plaît à titrer quiconque en matière de Religion ne pense pas come lui. Je l'avertis néanmoins charitablement, aux risques d'être moi même très Hérétique à ses yeux, de se défier ici un peu de lui même, s'il en est capable; persuadé que je suis, qu'au grand Jour ou tout sera parfaitement mis en évidence, & étiqueté au juste, par l'adorable seul Juge infailible, & vraiment compétent, on verra ici, chez les uns avec consternation, & chez les autres avec ravissement, la plus étonnante vicissitude, par l'échange de ces deux Titres si contraires; & l'application qui en sera faite à nombre de ceux qui les auront portés en ce monde, les uns avec orgueil & arrogance, & les autres avec patience & au milieu d'amères Souffrances; en sorte qu'on pourra fort bien dire aux premiers: *Vous avez eu vos Biens sur la Terre, & ceux-ci des*

des Maux, & des Maux que vous mêmes avez été très ardens à leur dispenser à mesures combles : Ne soiez donc point surpris si maintenant ils sont consolés, & si vous à votre tour vous êtes dans les tourmens.

J'avertis encore, que je ne considère ici l'*Orthodoxe* & l'*Hérétique*, qu'entant qu'ils sont, l'un Persécuteur, & l'autre Persécuté; sentant bien qu'à divers autres égards ils peuvent avoir tour à tour de l'avantage, ou du désavantage vis à vis l'un de l'autre. Après ces deux petits avis, j'entre en matière.

1°. J'observe d'abord, que l'*Orthodoxe Persécuteur* viole manifestement les Devoirs sacrés de la Justice & de la Charité. Quelle est en éfet la première notion de la Justice; notion que tous les Païens ont eüe, & qui est à la portée des enfans du plus bas âge? N'est-ce pas de ne pas faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fit. Or quel Persécuteur ne se récrieroit pas à l'injustice, & à l'injustice la plus criante, si on le traitoit, comé il traite ceux qu'il persécute? Une autre notion de la Justice n'est-ce pas de rendre à chacun ce qui lui est dû; ce qui emporté, je pense, cette autre idée, de ne rendre à personne ce qui ne lui est pas dû, & par conséquent de ne punir personne pour ce qu'il n'est pas en son pouvoir de faire. Qu'ici en-

core le Persécuteur se tâte, & se demande, s'il dépend de lui de croire au gré d'autrui, & de soumettre sa Foi à celle des autres, quelque supérieurs qu'ils lui fussent en pénétration, en lumières, & en génie, même de son propre aveu. Qu'il se demande, si l'Homme peut croire autrement qu'il ne comprend, & s'il dépend de lui de comprendre autrement qu'il ne comprend en effet. S'il ne veut pas en convenir, ce sera assurément une preuve complète, tout au moins, de son extrême stupidité.

J'ai dit aussi que le Persécuteur violoit manifestement *la Charité*. Ce seroit, je pense, me rendre ridicule, que de vouloir le prouver. Or qu'est il dit de ceux qui manquent de Justice & de Charité? Qu'ils *ne sont pas nés de Dieu, & que c'est le caractère des enfans du Diable* †. Cependant parmi les Persécuteurs il s'en trouve d'assez aveugles sur eux mêmes, pour vous soutenir sérieusement, que ce n'est point à eux manque de Charité quand ils font ce qu'on nomme, mal à propos, disent-ils, *persécuter*: Que c'est tout au contraire la Charité, & une ardente Charité qui les y porte & les y force, pour tâcher de ramener à la Vérité par ces moïens extrêmes ceux qui refusent de s'y laisser ra-

† I. Jean III. 10.

mener par l'instruction. Mais en vérité des gens capables de pareils raisonnemens, marquent par cela même un fond d'ignorance d'eux mêmes si désespérément invincible, ou peut être même d'une si impudente duplicité, que le mieux seroit sans doute de briquer ici avec eux, & de les remettre au Jugement du Souverain Scrutateur des cœurs. On pourroit néanmoins leur demander en passant, s'ils voudroient bien être aimés de cette façon, & s'ils ne dispenseroient pas volontiers tout le monde d'une pareille Charité envers eux.

Mais come encore ici ils pourroient bien tâcher d'échaper par de nouvelles chicanes, une question plus grave à leur faire, seroit de leur demander, s'ils se croient donc permis, avec toute leur si singulière Charité, d'employer pour la conversion des Errans ou Hérétiques, come ils aiment à les nommer, des moyens si diamétralement opposés à tout ce que les Ecrits sacrés nous enseignent là dessus. Comment concilieront-ils de pareilles voies violentes, avec l'ordre exprès du Seigneur, de laisser tranquillement croître *l'Yvraie avec le bon grain, jusqu'au tems de la Moisson, de crainte qu'en voulant arracher l'une, on ne vint malheureusement à arracher l'autre* †.

†. Math. XIII.

Coment les concilieront-ils avec cette Déclaration formelle de St. Paul : *La Charité ne fait point de mal au Prochain* *. Avec ces autres paroles du même Apôtre : *Qui es tu toi, qui condamnes le Serviteur d'autrui ?* Et cela précisément en fait de dissentiment en matière de Religion : *S'il se tient ferme, ou s'il tombe, c'est l'affaire de son Maître : & Dieu est puissant pour le soutenir* **. Avec ces autres encore de St. Paul : *Le Serviteur du Seigneur doit éviter les contestations ; à beaucoup plus forte raison sans doute les mauvais traitemens & toute Persécution : Il doit être doux envers tout le monde, & patient ; instruisant avec douceur ceux qui ne sont pas dans les mêmes sentimens que lui, en attendant que Dieu leur fasse la grace de conoitre la Vérité* ***. Avec ce que dit St. Jaques : *Tout zèle amer & tout esprit de contention est terrestre, animal, Diabolique †.* Et à l'esprit de persécution quel nom restera-t-il à lui doner ? Enfin, coment se concilieront-ils avec ces paroles du Seigneur lui même : *Le Serviteur qui se mettra à battre ses compagnons de Service, en sera séparé un jour, & sa portion lui sera assignée parmi les Hypocrites : C'est là qu'il y aura des pleurs & des grincemens de dents ††.*

* Rom. XIII. 5. ** Rom. XIV. 4. *** 2. Tim. II. 24. 35. † Jaq. III. 14.
†† Math. XXIV. 49. 50. 51.

Par tout ce que viens de dire *l'Orthodoxe Persécuteur* pêche donc manifestement contre des *Devoirs*, c'est à dire contre des choses de *pratique*. Le *Persécuté* ne fait que se méprendre dans des points de pure *Théorie*; si tant est même qu'il se méprenne; car c'est le *Persécuteur* qui le dit. Or qui ne fait combien tout ce qui est de *pratique* est plus important pour le Salut, que ce qui n'est que de simple *Théorie*, & combien il vaudra mieux un jour avoir *bien fait*, qu'avoir *bien crû*, avoir *bien vecû*, que *bien pensé*? Et si le *Persécuteur* ne veut pas en convenir, ce nous fera encore ici une nouvelle preuve de son étrange stupidité, pour ne rien dire de plus.

2°. *L'Orthodoxe Persécuteur* pêche contre des *Devoirs clairs & des plus formels*. Jamais en éfet Nôtre Seigneur s'est il énoncé plus clairement, que quand il nous exhorte à nous *aimer réciproquement*, sincèrement & réellement, *come lui même nous a aimés* *. A faire pour les autres tout ce que nous voudrions qu'ils fissent por nous **: En un mot, à aimer nôtre *Prochain come nous mêmes* †; regardant come nôtre *Prochain* tout enfant d'Adam sans exception; même ceux de Sentimens & de Réli-

* Jean XV. 12.

** Math. VII. 12. † Math. XXII. 39. 40.

Réligions contraires; come il nous l'enfeigne clairement dans la Parabole du Samaritain charitable †.

Le *Persecuté* se méprend, si tant est qu'il se méprenne, répétons le toujours, il se méprend sur des Doctrines douteuses, obscures, problématiques. Preuve en soit la diversité d'opinions qu'il y a toujours eu & que vraisemblablement il y aura toujours dans l'Eglise, sur les matières controversées entre les diverses Sectes Chrétiennes, composées toutes également, dans leur proportion, de gens de bien & de méchans, de gens qui aiment la Vérité & la cherchent sincèrement, & d'autres qui ne vivent que de la Foi du Curé, come l'on parle; & c'est assurément beaucoup acorder que d'acorder cette égalité; mais n'importe j'aime mieux ici pécher par le trop, que par le trop peu. Preuve en soit encore & sur tout, qu'il est sûrement arrivé plus d'une fois, que les Sentimens d'un pauvre malheureux, brulé come Hérétique, auront été dans la suite adoptés par les Neveux de ses Persecuteurs & de ses Juges. Quelque stupide ou chicaneur que puisse être nôtre Persecuteur, il ne pourra du moins ne pas convenir, qu'il s'en faut bien qu'aucune des Doctrines qui ont jamais occasioné ce qu'il trouve bon de nommer *Hérésie*, soit aussi clai-

† Luc X.

rement enseignée dans les Ecrits sacrés, que les Devoirs de la *Justice* & de la *Charité*, qu'il se plaît à transgresser de la manière la plus sensible.

3°. L'Orthodoxe *Persecuteur* pêche contre des Devoirs essentiels, capitaux indispensables. C'est ici mon Comandement, dit nôtre Seigneur, que vous vous aimez les uns les autres*: C'est mon Comandement par excellence, qui renferme en quelque sorte tous les autres; qui est tout le contenu de la Loi & des Prophètes** ; l'accomplissement de toute la Loi*** ; Comandement, sans lequel *ent* on la Connoissance des plus sublimes Mystères ; la Foi, jusqu'à transporter les Montagnes, donna-t-on tout son Bien aux Pauvres ; & ; li-ra-t-on son Corps au Bûcher, on n'est cependant rien, rien du tout † ; on n'a point connu Dieu †† ; on demeure dans la Mort †††.

Le *Persecuté* erre simplement, si tant est qu'il erre, répétons le au moins encore cette fois, il erre sur des Doctrines de nulle, ou de peu de conséquence pour le Salut, come on peut le soutenir de tout ce qui n'est qu'idée & opinion ; car je ne vois nulle part dans l'Ecriture, que les Hommes auroient à rendre compte de leurs idées ni de leurs simples opinions.

* Jean XV. 12. ** Math. XXII. 40.

*** Rom. XII. 10. † 1 Cor. XIII.

†† 1. Jean IV. 8. ††† 1 Jean III. 14.

4°. L'Orthodoxe Persecuteur pêche dans des choses de la pratique la plus aisée. Rien de si aisé en effet, je ne dirai pas, d'aimer son Prochain come soi même; ni même de ne le pas haïr: On n'en exige pas tant: Mais seulement de ne pas agir envers lui come le haïssant à la mort, & come feroit le Démon même. Nous exigeons ici du Persecuteur, non de faire quelque bien au Prochain, mais seulement de ne lui point faire de mal; non de faire quelque chose, mais seulement de ne rien faire; & qu'y a t-il de plus aisé? Quoi de plus aisé que de s'abstenir d'incarcérer, de bannir, d'envoier en galères, de pendre, de rouer, de bruler, &c.

Le Persecuté au contraire acomplit tout ce qu'il y a de plus difficile, de plus ardu, & de plus dur, dans toute la Morale Evangélique, qui est de renoncer à soi même, & de charger chaque jour sa croix; en un mot de se laisser incarcérer, banir, envoier en galères, pendre, rouer, bruler &c. plutôt que de renoncer à ce qu'il regarde come la Vérité; où que de la trahir, en l'abjurant seulement de bouche & en aparence; ce qui seul suffiroit pour se racheter de tous ces terribles maux.

5°. Si l'Orthodoxe Persecuteur pêche, come nous l'avons vu, contre des Devoirs clairs & formels, essentiels & indispensables, & de plus de la pratique la plus aisée, il pêche

donc *volontairement*, par fierté, & à main levée, come parle l'Ecriture.

Mais si le *Persecuté* erre, il erre *très involontairement*. L'Homme est fait pour la Vérité: C'est pour lui tout ce qu'il y a de plus aimable. Ainsi quand il lui arrive de s'y méprendre, en prenant son ombre pour elle même, c'est assurément de toutes les méprises la plus involontaire. Où est l'Homme, qui ait jamais aimé l'Erreur, entant qu'Erreur, & dont l'Erreur, pour les autres, ne soit pour lui la plus pure Vérité?

6°. L'*Orthodoxe Persecuteur* est un *insensé*, qui tourne le dos à son but, ou du moins à ce qu'il dit l'être. Car quoi de plus insensé que de dire qu'on ne se propose que d'amener les Hommes à la Vérité, & de s'y prendre néanmoins de façon à leur mettre des obstacles insurmontables à pouvoir ni la connoître ni l'aimer; de se servir de moïens qui doivent nécessairement les aliéner d'elle, & la leur faire détester à n'en pouvoir bonement jamais revenir; ou qui tout au plus ne peuvent faire que des impressions hypocrites sur des Ames basses, laches & timides?

Le *Persecuté* agit au contraire en Homme *très sensé*, qui fait, que croire sans comprendre, ou croire sur la Foi d'autrui & contre ses propres idées, n'est pas croire; que c'est la Foi la plus fole, la plus illusoïre, la plus chi-

mérique, la plus morte qu'on puisse concevoir. Il agit encore en Home très sensé, en se conformant à cette grande décision d'un Apôtre : *Qu'il n'y a nulle proportion entre les Souffrances du tems présent, & la Gloire à venir* * ; & à cette autre du Fils de Dieu lui même : *Que ce n'est point ceux qui ne peuvent ôter que la Vie du corps qui sont à redouter, mais que c'est celui qui peut précipiter le corps & l'Âme dans la gêne* **.

7°. L'Orthodoxe Persécuteur est un orgueilleux impie. Non seulement, comé nous l'avons vu, il transgresse volontairement les Devoits les plus sacrés du Christianisme & même de l'Humanité ; il s'arroe outre cela un privilège d'Infaillibilité pour juger définitivement entre Vérité & Erreur, de même qu'une Autorité absolue sur les Consciences ; deux prérogatives qui n'appartiennent qu'à Dieu seul. Ajoutons encore à cela, qu'au mépris des déclarations les plus claires & les plus expressees des Ecrits sacrés, sur la manière dont on doit s'y prendre avec les Errans, il lui plaît de suivre une Méthode toute oposée ; par où il se rend même très suspect de n'agir que par une secrète vindication, de ce qu'on ne veut, ou plutôt de ce qu'on ne peut pas lui soumettre sa Foi.

* Rom. VIII. 18.

** Luc XII. 4. §.

Le *Persécuté*, très éloigné de l'orgueil de vouloir dominer sur la Foi de personne, croiroit pourtant déplaire à Dieu, de laisser personne dominer sur la sienne. Se souvenant qu'il est dit, que *tout ce qui est fait sans foi est péché **, il croit que de même toute Foi qui n'est que feinte est une impie hypocrisie devant celui dont les yeux sont comé de flamme, & qui a déclaré formellement, que *quiconque lui préfère quoi que ce puisse être n'est pas digne de lui ***. Il tient donc pour bien décidé, qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux Homes, & quand il s'y voit appelé, il lui offre généreusement Biens, Réputation, Parens, Patrie, son propre Corps en sacrifice vivant, sentant que c'est là un Culte raisonnable (†) & vraiment digne de celui de qui il tient tout, & qui saura bien faire retrouver avec usure la Vie à qui l'aura perdue pour l'amour de lui ††.

8°. L'Orthodoxe *Persécuté* est un *Perturbateur* & un *Destructeur* de toute Société humaine, &, à la lettre, un *Boutefeu universel*; puisque chacun jugeant la Vérité de son côté, chaque Religion, chaque Secte se croiant la seule bonne, ou du moins la meilleure, toutes seroient également en droit d'employer

* Rom. XIV. 21. ** Math. X. 37.

† Rom. XII. 1. †† Math. X. 39.

la méthode du Persécuteur pour y amener les autres, y seroient puissamment invitées par son exemple, quand ce ne seroit que pour se garantir de ses poursuites & pourvoir à leur sûreté; ce qui manifestement mettroit le feu au quatre coins de l'Univers, & feroit bientôt de la Terre entière un vaste cimetière, ou plutôt une vaste voirie; car on ne fait que trop, que la voirie fait partie du Plan & de la méthode du Persécuteur.

Le Persécuté est un *sincère & chaud Ami du Genre humain*. Voiant que c'est par les Souffrances que la Vérité, cette aimable Fille du Ciel s'est établie sur la Terre; que c'est par les Souffrances qu'elle s'y est maintenue, & même rétablie, quand elle y étoit come agonisante, il se croit tenu par le Devoir le plus sacré à se prêter à cette même voie, & se jugeroit indigne du bonheur inestimable de la Lumière de l'Évangile, qui n'est parvenue jusqu'à lui que par les Souffrances de tant d'illustres Martyrs, si selon le même généreux dévouement, il ne se sacrifioit pas dans l'occasion, pour perpétuer cette divine Lumière jusqu'aux races les plus reculées.

9°. Enfin l'*Orthodoxe Persécuteur* est un vrai imitateur des *Antiochus*, des *Néron*, des *Domitien*, des *d'Oppède**, des

* *Jean Meinier* Baron d'Oppède, Chef d'expédition dans l'affreux massacre de *Cabrières & Merindol*.

Guises *, des *Duc d'Albe* **, & de tous ces autres Monstres de la nature humaine ; un imitateur du *Démon* lui même, Meurtrier dès le commencement.

Le *Persecuté* est en conformité de sort avec tout ce qu'il y a jamais eu de plus grand sur la Terre, avec de milliers de glorieux *Martyrs*, avec les *Apôtres*, avec le propre *Fils de Dieu* lui même.

Je pourrois encore ajouter d'autres traits à mon *Parallele* ; mais en voilà plus qu'il n'en faut pour conclure. Je demande maintenant à tout *Homme sensé* & qui sait mettre aux choses leur juste prix : Quand le grand Juge du Monde viendra pour rendre à chacun sa louange, lui qui saura si bien l'y mettre ce juste prix, de qui préféreriez vous alors le sort ? De quiconque aura agi peu ou beaucoup en *Persecuteur*, eut il été *Pape*, *Prince*, *Roi*, *Empereur*, *Cardinal*, *Père dans le Concile* le plus œcuménique, ou le *Synode* le plus canonisé, *Fondateur d'Ordre Religieux*, *Grand Inquisiteur*, *Réformateur célèbre* &c. & plus *Orthodoxe* que tous les *Pères de*

* Principaux Auteurs de l'horrible boucherie de la St. Barthelemi.

** Gouverneur des Pays-bas, fameux par la terrible persécution qu'il y exerça, & où il se vanta d'avoir fait périr dans l'espace de 5. ans, dix huit mille âmes par les mains des bourreaux.

l'Eglise : Ou de quiconque aura été la triste victime de ce Zèle sulphureux ; d'un *Hns*, d'un *Jérôme de Prague*, d'un *Savonarole*, d'un *Servet*, d'un *Valentin Gentil*, d'un *Molinos*, &c. &c. Disons plus encore : D'un *Juif* brûlé vif dans un jour solennel d'*Auto-da-fe*, pour avoir même blasphémé *Jesus de Nazareth* ; mais qui ayant été instruit ainsi dès son enfance , l'aura fait dans la bonne foi, par principe de Religion , & n'aura bonement pas pû faire autrement ; comé le saura mieux que personne l'adorable *Scrutateur des cœurs* lui même. Et si quelqu'un me trouvoit outré dans ce que je viens d'ajouter , je citerois pour mon garant *St. Paul*, ou plutôt le *Seigneur Jesus* lui même, qui malgré les *Blasphèmes* redoublés de cet *Apôtre* dans le tems de son ignorance , *Blasphèmes* prononcés & par lui même & par tous ceux à qui il les extorquoit par les menaces & les violences sangui-
naires ; l'honora néanmoins d'une auguste & brillante apparition du haut du Ciel , & l'installa pour être un illustre *Héros* de son *Evangile* ; confirmant si bien par là ce qu'il avoit dit expressément pendant les jours , de sa chair , que tout *Blasphème* que les *Hommes* auroient prononcé simplement contre sa *Personne* leur seroit pardonné †.

† Math. XII. Luc. XII.

ADORABLE JESUS ! Du haut faite de gloire, de majesté, & de puissance, où tu es maintenant élevé au dessus des Cieux, ne dédaigne pas les soupirs & les vœux d'un chétif mortel, d'un de ces pauvres enfans d'Adam, pour lesquels tu ne dédaignas pas autrefois de répandre ton Sang, & de te dévouer à une mort si cruelle & si ignominieuse. Tendre JESUS ! Tant de divisions, de déchiremens, de Massacres, de Ruissaux de Sang, d'affreux Suplices, infligés par des Chrétiens à des Chrétiens, qui tous devoient se regarder come Frères, Suplices si barbares que leur simple idée révolte & accable l'imagination la plus forte, ne suffisent ils donc pas encore, pour humilier le nom Chrétien jusqu'à la poussière ! Oui, malgré les précieuses prérogatives dont tu nous as distingués par la lumière de ton Evangile, toutes ces inombrables horreurs ne furent elles pas, pour nous mettre au niveau ; que dis-je ? pour nous mettre au dessous des Juifs, & de toutes les Nations infidèles, sur lesquelles nous aimons tant à nous élever, au mépris de cet avertissement si capital, *Qu'as-tu que tu ne l'aies reçu ?* Vérité déjà si évidente dans la Nature : Combien plus dans ton Roiaume, où tout n'est que Grace, & pure Grace ? **R O I des Rois !** quels obstacles, quelles barrières insurmontables toutes.

ces Horreurs n'ont elles pas mis, & ne mettent elles pas encore à l'extension de ton doux Empire, chez tant de Nations privées du bonheur inestimable de te conoitre, & de se ranger sous ta houlette? O je suis jaloux pour toi. OUI, glorieux JESUS! Souffre que je te réveille aussi dans ta jalousie. Vien terminer tant de cruautés, tant de barbaries, si indignes de ton Nom, & qui ne respirent que l'Esprit & le Règne du Démon; ton Adversaire & le nôtre.

Mais où m'emporte je? Je t'outrage sans y penser, Ô mon ADORABLE SAUVEUR! Non, tu ne dois pas sur la nacelle de ton Eglise, bien que par fois cela nous paroisse ainsi. Quels heureux, quels ravissans changemens ne voions nous pas en éfet se faire de tous côtés dans les esprits, par ton admirable Providence, quant à cette Intolerance & toutes ces Fureurs persécutrices; changemens qui manifestement vont même chaque jour en augmentant, & nous sont garants que tu ne laisseras pas en cela ton Oeuvre imparfaite, mais que tu la consomeras d'une manière digne de toi.

PAROLE toute puissante! PAROLE créatrice! Continue donc, & hâte toi, si j'ose te parler ainsi, où hâte toi de porter efficacement dans tous les Esprits & les Coeurs & d'y imprimer de plus en plus cette horreur

que tu manifestas si vivement dans les jours de ta chair, quand deux de tes Disciples, emportés par un zèle aveugle, demandoient que le Feu du Ciel tombat sur des gens qui refusoient de te recevoir & de te loger. Et qu'est-ce cependant que les Chrétiens pourroient jamais alléguer d'égal pour justifier le zèle qui les acharne si souvent les uns contre les autres? De ces deux Disciples, *Boanerges*, vrais Enfans de Tonnerre, tu t'en fis bientôt de doux Agneaux semblables à toi; Agneaux qui ne respirèrent plus que Bonté, Douceur, Support, Amour, Charité & Tendresse mutuelle; tels que nous les voions si bien dépeints dans les Ecrits de *Jean*, ton Disciple Bien aimé. Hâte toi donc d'operer la même merveilleuse métamorphose en qui conque d'après toi se nomme Chrétien; afin que le parfum de ton Nom, come une huile précieuse se répande jusqu'aux bouts de l'Univers: Que tous les Chrétiens, & tous les autres Peuples du Monde avec eux parviennent enfin à ce vrai *Repos de l'Âme*, à ce délicieux *Festin*, à ce Paradis, que l'on ne trouvera, que l'on n'éprouvera jamais, qu'autant qu'à l'école de tes vivifiants Préceptes, & de ton admirable & parfait Exemple, on apprendra combien tu es doux & humble de cœur, & que l'on prendra de plus en plus plaisir à devenir tel soi même. OUI, BON

JESUS! Que tous les Chrétiens, que tous les bouts de la Terre, qui sont ton Héritage, le Salaire de tes amères Souffrances, & sur qui tu dois régner un jour, aprennent enfin à discerner entre le Règne du Loup infernal, qui ne cherche qu'à détruire & à dévorer, & celui du Bon Berger, qui a mis sa Vie pour ses Brebis, & qui exige d'elles, que loin de se la ravir les unes aux autres, ou de se la rendre amère par d'abominables & Diaboliques * Persécutions, elles s'aiment réciproquement *come il les a aimées*; c'est à dire, jusqu'à sacrifier aussi dans l'occasion *leurs vies les unes pour les autres* **. Ce que je te demande, Ô MON ADORABLE SAUVEUR! n'est donc pas que tout Dissentiment cesse entre les diverses Sectes qui partagent ton Eglise: Ni ta Gloire, ni leur vrai Bonheur ici bas, ne le requièrent peut-être point: Mais que toute amertume & toute aliénation en soient à jamais bannies; & qu'en attendant qu'une même Foi les réunisse toutes, ce soit entre toutes à qui l'emportera en douceur, en amour & en charité envers toutes les autres, sans s'embarasser jamais d'aucune diversité de Croiances, & ne considérant, dans leur plus ou moins d'union & d'amour, que leur

* Jaq. III. 15.

** I. Jean III. 16.

plus ou moins d'amour, d'obéissance, & de fidélité pour toi, CHEF ADORABLE, qui nous as été toi même en tout ceci un si parfait Modèle.

Puisse tout Lecteur dire sincèrement avec moi, *Amen!* & puissent-ils tous devenir chacun autant de Trompettes retentissantes, qui en amènent d'autres par milliers à se joindre à eux, & à dire de tout leur cœur avec nous, *Amen!*

NEUCHÂTEL.



DIALOGUE

Entre CALVIN & SERVET.

CALVIN. Ai-je bien entendu? L'Ombre qui vient de vous quitter vous a ce me semble nommé *Servet*.

SERVET. Et oui: C'est bien mon Nom effectivement.

Calvin. Quoi donc? Seriez vous bien ce fameux *Servet*, qui finit si tragiquement ses jours à Genève?

Servet. C'est moi même; & c'est aparemment par politesse que vous vous énoncez ainsi, au lieu de dire tout franchement que j'y fus brulé vif. Mais come je n'en ai point honte, ne vous en faites non plus aucune peine.

Calvin. Ah politesse! Vous en méritez

fans doute, & quelque chose de mieux encore. Mais non ; si je me suis énoncé come j'ai fait, c'étoit moins par égard pour vous, que pour moi même ; & c'est dequoi vous serez bien convaincu quand je vous aurai dit qui je suis.

Servet. Eh, je vous prie, aprenez moi donc avec qui j'ai le bonheur de me rencontrer.

Calvin. Je vas vous le dire. Mais auparavant je vous conjure par toute la Charité de Dieu & du Seigneur Jésus, & par le torrent de larmes amères dont j'arrose vos pieds, que la prononciation de mon Nom, ne vous fasse pas aussi tôt disparoitre d'horreur de devant moi, & promettez moi de m'écouter tranquillement, au moins quelques momens.

Servet. Qui que vous soiez, je vous le promets sans peine, n'eussiez vous point employé pour cela de conjuration si pressante & si irrésistible. Mais relevez vous incessamment, ou je n'écoute rien ; & si vous voulez que je vous écoute tranquillement, soiez tranquille vous même & calmez vous.

Calvin. La bonté avec laquelle vous me parlez comence un peu à me rassurer. Mais encore une fois souvenez vous de la promesse que vous venez de me faire. Quand je me serai nommé, vous verrez vous même que mes craintes ne sont que trop fondées.

Servet. Non, non, ne craignez rien, & ne me faites pas languir davantage, car vous me rendez de plus en plus impatient d'apprendre qui vous êtes.

Calvin. Naturellement nous aurions bien dû nous reconbitre l'un l'autre. Mais je vois bien que dans ce second Monde, plus encore que dans celui dont nous sommes sortis, selon que nous sommes heureux ou malheureux, il se fait en nous un tel changement, que nous en devenons en quelque sorte méconnoissables. *Servet*, mon cher *Servet*, je suis *Calvin*, votre indigne & criminel Accusateur, & le barbare promoteur de votre Supplice. Souffrez que je me jette de nouveau à vos pieds, quand ce ne seroit que pour couvrir la confusion que je ressens; car je ne puis absolument soutenir votre vue.

Servet. Allons donc, relevez vous promptement, ou je m'enfuis: Et soyez bien assuré, qu'après ce que vous venez de me dire, il n'y a personne, dans ce moment, dont la rencontre me fut plus agréable que la vôtre.

Calvin. O *Servet*! Tant de bonté, tant de charité met le comble à ma douleur & à ma confusion; & si d'une main vous me relevez & me donnez quelque courage, de l'autre vous m'acablez, & me plongez en quelque sorte dans le désespoir. Vous amassez vraiment des charbons de feu sur ma tête, &

me mettez moi même come au milieu d'un ardent Bucher.

Servet. Ce n'est pourtant pas mon but assurément. Mais encore un coup, calmez vous un peu, si vous voulez que notre rencontre & notre entretien nous soit agréable & de quelque utilité réciproque. Dites moi, je vous prie, y a-t-il long-tems que vous avez pris envers moi des sentimens plus favorables, & qu'est ce qui vous les a fait naître ?

Calvin. Hélas ! tant que j'ai vécu sur la Terre, entouré que j'étois de gens qui m'encensoient & m'aplaudioient, même dans mon procédé noir & barbare envers vous, je croiois pouvoir m'en applaudir de même. Mais que j'ai été forcé d'envisager les choses autrement, dès que j'ai passé dans cet autre Monde ! La fuite de toutes les Ames que je rencontrois, & que je voiois saisies d'horreur à mon seul aspect, come des Brébis à la vue du Loup, m'a laissé dans une telle solitude, que si l'Amé pouvoit périr d'ennui, come le marasme a miné mon Corps, la mienne seroit anéantie dès long-tems. Mais que ce n'étoit encore là qu'un commencement de douleurs ! Bientôt un Feu secret, un ardent Bucher, un véritable Enfer s'alluma dans mon Amé. Je l'ai porté & le porte par tout sans aucun relâche. Ah :

Servet! Servet! que vous êtes abondamment vengé. Quand vous ne seriez pas porté par la Charité de Christ à m'écouter avec autant de bonté que vous le faites, vous le devriez par commiseration, par un reste d'Humanité. Oui j'ai souffert jusqu'ici mille & mille Buchers. O qu'il m'a été *mesuré de la même mesure dont je vous avois mesuré*, & que cette mesure a été comble! Oui, si vous pouviez sentir quelques instans l'Enfer qui me dévore sans me consumer, & qui se renouvelle sans cesse, vous auriez assurément pitié de moi & seriez mon premier Intercesseur auprès du juste Juge. Combien de fois n'ai-je pas désiré, prié supplié, avec le *Riche* de la Parabole, que *Servet*, come un autre *Lazare*, me fut miséricordieusement envoyé, pour temperer d'une seule goutte d'eau l'ardeur du feu qui me dévore. Jusqu'ici cela m'a constamment été refusé. Je ne fais si votre inopinée & si heureuse rencontre ne seroit point pour moi le commencement de quelque adoucissement à mes tourmens. Au moins est-il vrai, que depuis que je me suis ouvert à vous, & que je vous vois me parler avec tant de bonté, mon insupportable & désespérée situation a été si fort adoucie, qu'il me semble d'être dans un bain. Mais que je tremble, que je frémis que ce répit ne soit pas de durée. *Servet,*

mon cher *Servet*, vous êtes l'Ofensé : C'est de votre intercession que dépend mon sort. C'est à vous à désarmer le Bras vengeur si justement apesanti sur moi. Pour l'amour du précieux Sang répandu pour les plus grands Pécheurs, pardonnez moi, mais pardonnez moi pleinement & de tout votre cœur, comme sans doute, à en juger par votre sérénité, il vous a été pardonné pleinement aussi : Pardonnez moi comme Dieu vous a pardonné par *Christ* ; car il n'y a que la plénitude de votre pardon envers moi qui puisse vous rendre pour moi un ardent & constant Intercesseur auprès de Dieu.

Servet. Mon cher *Calvin* ! Il faudroit avoir un cœur, je ne dirai pas de roche, mais infernal, pour n'être pas touché de tout ce que vous venez de me dire ; mais sur tout il faudroit n'avoir jamais rien connu ni senti de l'Oeconomie Évangélique, de cette Alliance toute de grace & de miséricorde, pour pouvoir conserver contre qui que ce soit, & pour quoi que ce put être le moindre ressentiment. Que les larmes que vous me voyez répandre à mon tour, & mes tendres embrassemens vous soient garants de ma Sincérité. Puissent-elles éteindre pleinement le feu qui vous agite ! Puisse tout ce qu'il y a de pénible dans votre situation s'évanouir pour jamais, & qu'il ne vous en reste que le souvenir ;

nécessaire pour vous faire d'autant mieux sentir & goûter les délices de la Miséricorde, de la Paix & de la Charité de Dieu, que je vous souhaite; & que je ne cesserai de demander à Dieu pour vous, aussi sincèrement que pour moi même. *Pour accomplir la Loi de Christ*, il est dit que nous devons *porter les fardeaux les uns des autres*. Votre peine, votre fardeau, doit donc désormais m'être comun avec vous, & pour ainsi dire devenir come le mien propre. Ce n'est qu'autant que nous en usons ainsi, que nous pouvons espérer d'entret en comunion avec Dieu, dans cette adorable *Unité*, que le Seigneur Jésus demandoit à son Père, peu avant sa mort, en faveur de tous ceux qui croiroient sincèrement en lui, & qui doit faire toute nôtre éternelle Félicité. Mais indépendamment de la part que je dois prendre à vos peines, est-il nécessaire que je vous rappelle cette solemnelle déclaration, si consolante pour tout Pécheur pénitent: *Je suis vivant*, dit Dieu lui même, *que je ne veux point la Mort du Méchant, mais qu'il se convertisse & qu'il vive*. Quel autre but en éfet pourroit se proposer envers sa créature, l'Être tout sage & tout bon, dans les diverses afflictions & souffrances par où il trouve bon de la faire passer, dans ce second Monde, tout come dans le premier d'où nous somes sortis, sinori

de la faire rentrer en elle même, d'amolir son cœur, & de la guérir de ses plaies spirituelles? Par tout ce que vous m'avez témoigné d'une façon si touchante, ce Divin Médecin me paroît avoir atteint son but envers vous. Or quand le mal cesse, les remèdes cessent aussi; & le Médecin ni le Chirurgien n'usent plus alors que de confortatifs & de baumes, pour adoucir ce qu'il y a eu de violent dans la cure. C'est votre cas, mon cher *Calvin*, & je ne doute nullement que vous ne touchiez à cette heureuse expérience.

C. *Servet*, mon cher Frère; car après tout ce que vous venez de me dire de si ravissant pour mon cœur, j'ai lieu d'espérer que cette tendre dénomination ne vous déplaira pas; oui, mon cher Frère, ah, que tout ce que vous me dites me fait vivement sentir combien j'ai pris le change sur la divine Doctrine du Fils de Dieu, aussi bien que sur votre compte: Je me suis trop attaché à son écorce; je me suis arrêté à des mots, à des opinions stériles & de pure spéculation; tandis que je vois que vous vous nourrissez vraiment de sa moëlle & de ce qu'elle a d'onctueux & de vivifiant. Mais c'est cela même qui renouvelle mon tourment. Vos paroles me sont come autant de traits qui me percent le cœur. Faut-il donc qu'outre le barbare Suplice que je

vous ai causé, je vous aie attiré par cela même l'odieuse qualification d'Hérétique, & par là prévenu la postérité contre une si excellente Ame, contre une Ame si Chrétienne. Ah que ne puis-je retourner sur la terre, pour y réparer un si énorme scandale, dussai-je m'y attirer moi-même. Pâtreux sort qui a si cruellement & si indignement terminé vos jours !

Servet. Mon cher Frère! Vous ne m'auriez assurément pas prévenu dans cette douce & tendre qualification de Frère, si je n'eusse craint de vous faire peine. Il me fait donc d'autant plus de plaisir de vous marquer par là ce que je sens pour vous, que je vois que cela est réciproque de votre part. Ne vous tourmentez point tant sur le passé; qu'y gagneriez vous? Vous ne sauriez le rappeler. D'ailleurs ce que vous avez fait envers moi, vous l'avez fait dans la chaleur d'un zèle excessif; zèle aveugle, il est vrai; vous ne vous en offenserez pas; mais enfin sans haine personnelle. Vous êtes dans le cas de ceux dont le Seigneur disoit, qu'en faisant mourir ses Disciples, ils croiroient rendre service à Dieu. Si nous ne devons pas douter que le Père des miséricordes ne soit assez bon, assez sage, assez puissant; & assez habile pour tirer le Bien du Mal même, pour faire tourner au plus grand bien de tous les Hommes gene-

ralement, tant acteurs, que spectateurs, tout Mal commis sciemment come tel & par malice, & réparer lui même tout le Scandale qui pourroit en résulter, à plus forte raison devons nous l'espérer & le croire, du Mal commis par ignorance & dans une espèce de bonne foi. Ni moi, ni personne, je pense, n'a jamais envisagé votre procédé envers moi, que come un malheureux reste de l'esprit d'une Comunion Persécutrice dans laquelle & vous & moi nous ayons été nourris & élevés. Et qui ne fait la profondeur des racines de pareils préjugés, & combien ici sur tout l'Home a besoin d'une grace & d'un secours spécial pour pouvoir s'en affranchir ?

Calvin. O mon cher Frère ! Quel excès de bonté ! Loin de trouver en vous un Accusateur, j'y trouve un Défenseur & un Avocat, mais un Avocat si zélé, que je ne fais même si je puis bien en bonne conscience adopter vos justifications. Ce que vous dites seroit bon s'il s'agissoit de toute autre chose que de la Persécution. Mais que dans le tems que je me récriois hautement contre une pareille tyrannie, vraiment antichrétienne, je m'en sois moi même rendu coupable, voila ce qui me révolte contre moi même, & qui en toute éternité révoltera contre moi les Ames les plus indulgentes.

Servet. O que j'aime à vous voir cette dé-

fiance de tout ce qui tend à vous justifier !
 Considérez pourtant, mon cher Frère, la
 grande différence que vous deviez trouver en-
 tre les Doctrines qui vous atiroient les Per-
 sécutions contre lesquelles vous vous récriiez,
 & celle qui a allumé vôte zèle contre moi.
 Vos sentimens sur celles-là vous paroissoient
 l'évidence même, & l'étoient en éfet ; tandis
 que vous croiiez voir avec la même évidence
 la fausseté de mes sentimens particuliers, &
 que même ils pouvoient se présenter à vous ;
 comé tenant de l'impiété & du blasphème,
 & par conséquent comé encourrant la sévé-
 rité des Loix. Mais brisons là dessus pour
 maintenant. Du reste, comé vous l'avez
 fort bien dit, on n'a que trop souvent mis
 trop de prix à de simples Opinions de nulle
 conséquence pour la Piété & les Mœurs,
 tandis qu'on perdoit de vüe l'essentiel & la
 moëlle de la Religion du Fils de Dieu.
 Coment est-il possible, par exemple, que,
 par zèle pour sa Personne, on se soit jamais
 crû obligé à maltraiter & à persécuter des
 gens qui paroissoient n'en avoir pas des idées
 tout à fait saines, & par là à transgresser de
 la manière la plus évidente & la plus com-
 plette son Précepte capital, de nous aimer les
 uns les autres, comé lui même nous a aimés,
 c'est à dire, jusqu'à doner nôtre vie les uns

pour les autres , loin de nous la ravir par la violence & les tourmens ; Précepte auquel il paroît réduire tous les autres, & qu'il nous a marqué pour caractère distinctif de ses Disciples. Mais que diroient ces Persécuteurs eux mêmes , si un Prince envoïoit un Gouverneur dans une de ses Provinces , avec ordre de le respecter & de lui obéir come à lui même ; & que les Peuples , après en avoir reçu les Loix les plus claires , donées come Loix capitales ; les oubliassent totalement , & substituassent à leur obéissance des Disputes & de violens Débats sur l'âge de ce Gouverneur , sur la question s'il est noble ou non , ou sur le plus ou le moins de quartiers de sa noblesse , & que la dessus ils en vinssent même aux mains & prissent les armes les uns contre les autres ?

Calvin. O l'excellente , la lumineuse comparaison ! Comment par ce peu de mots ne mettez vous pas à néant tant de volumineux Ecrits polémiques sur cette matière & sur tant d'autres ! Que je me réjouis de la rapporter à toutes celles des Ames que je rencontrerai , qui me paroîtront trop donner dans cet esprit de vaine Controverse. Car j'espère que désormais , quand elles sauront avec quelle bonté vous avez daigné m'écouter , me parler & me pardonner, elles ne me fuiront plus

plus come du passé, & que vôtre si touchant exemple me les réconciliera.

Servet. Ce que vous venez de dire de ces Ames, me fait penser, mon cher Frère, que quelque plaisir que je me fasse de m'entretenir avec vous, & que vous me témoigniez réciproquement, nous avons peut être quelque chose de mieux à faire, quant à présent, que de chercher à le prolonger davantage. Je me rapelle ici, cette parole du Seigneur à *Marie-Madelaine*, quand transportée de joie de l'avoir recouvré après sa Résurrection, elle vouloit le lui marquer par ses embrassemens, & se livrer à la délicieuse sensibilité qu'elle ressentoit de sa présence: *Ne t'arrête point à me toucher*, lui dit-il, *mais va t-en promptement anoncer à mes Frères, que tu m'as vu ressuscité* *. Voiez de même, si, au lieu de nous livrer plus long-tems à la joie de nôtre entrevüe & de nôtre entretien, il n'est pas plus important que nous l'interrompi ons, pour voler de tous côtés faire part l'un & l'autre aux Ames de nôtre conoissance, de nôtre heureuse rencontre & de tout ce qui vient de se passer entre nous. Ici vôtre tâche surpassera de beaucoup la mienne, n'y eut-il que les *Athanase*, & tous les Pères de ces fameux Conciles, dont les Décisions & les Décrets ne sont assurément pas fort d'accord

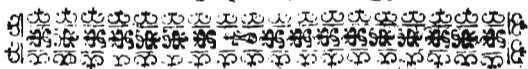
* Jean XX. 17.

avec la comparaison que j'ai employée il y a un moment, & que vous avez néanmoins goûtée. Je m'impatiente fort du succès de vos entrevues. Dès que nous aurons quelque chose à nous apprendre de part ou d'autre, ce Lieu de nôtre rencontre, si vous le trouvez bon, fera pour nous & pour tous ceux qui voudront bien entrer chrétiennement dans nôtre Union un Rendez vous commun, & come un sacré Temple de Concorde, où nous nous empresserons à nous communiquer & à célébrer en commun les diverses Graces & Misericordes du Seigneur envers chacun de nous, & où bien sûrement il prendra plaisir à nous en faire éprouver de nouvelles. A Dieu donc, cher Frère; jusqu'au revoir; & puisse la Paix de Dieu & la Dilection du Seigneur Jésus couler sans cesse dans vôtre cœur come un Fleuve.

C. A Dieu, *Servet*, mon tant bon Frère. Puisse la précieuse Paix que vous me souhaitez *ne point retourner à vous**; & puissiez vous aussi toujours trouver auprès du Seigneur la même Misericorde dont vous venez d'user envers moi, & qui m'a mis le cœur si au large, que pour vous en marquer ma reconnoissance, si l'on pouvoit mourir deux fois, il me seroit doux de doner ma vie pour vous, come je vous ai si cruellement privé de la vôtre.

NEUCHÂTEL.

* Math. X. 13.



DISCOURS

Sur cette Maxime , *Les Mauvaises Compagnies corrompent les bones Mœurs.*

I. Corinth. XV. 33.

CETTE Sentence , qui se trouve dans les Epitres de *St. Paul* , vient originairement de quelque Poëte Grec.

Socrate l'Historien , & *Nicéphore* croient que ce Poëte est *Euripide* , mais la plûpart des Interprètes sont pour *Ménandre*. C'est vraisemblablement de lui que *St. Paul* a emprunté ces paroles. *Ménandre* est un Auteur fort connu , & fort estimé de tous ceux qui ont du goût pour les Belles-Lettres. Tout Païen qu'il étoit , il paroît qu'il tâchoit d'inspirer la Vertu à ses Concitoyens , & quoi que de son tems la licence du Théâtre fût portée fort loin , il s'éforçoit de leur rendre utiles des Spectacles assez dangereux en eux-mêmes. C'est le jugement qu'on doit porter de ses Ouvrages , sur quelques fragmens précieux qui nous en restent. *St. Paul* écrivant à une Ville de Grèce , leur cite à propos un de leurs Auteurs. Nous devons regarder cette Sentence come consacrée , dès là que cet Apôtre l'a adoptée dans ses Ecrits.

Quelques Savans, qui ont travaillé à la mettre dans tout son jour, comencent par se demander sur cette Citation, & sur de semblables employées dans les Epitres de *St. Paul*, „ D’où il tenoit ces Passages d’Auteurs „ Païens? Les avoit-il puisés à la source, „ ou les avoit-il appris d’une Tradition populaire? Car ces sortes de Sentences avoient passé dans les Conversations ordinaires, & y étoient fort souvent répétées. Quoi que cette Question soit simplement curieuse, il ne sera pas mal de rapporter ce qui a été dit là dessus.

On fait en général, que les *Juifs* avoient peu de goût pour les études étrangères, & peu d’occasions de s’y appliquer. Ils s’en tenoient à leurs propres Ecrivains, & ils n’en connoissoient gueres d’autres. Si l’on fait encore attention au Stile de *St. Paul*, il paroitra clairement, qu’il ne l’avoit pas formé sur celui de ces fameux Auteurs de la *Grèce*, qui passorent pour les dépositaires de la pureté de leur Langue. Il y a donc beaucoup d’apparence que la Sentence employée dans son Epitre aux *Corinthiens*, avoit passé dans la bouche du Peuple, come ce que nous appellons aujourd’hui *Proverbes*. C’est là où il l’avoit prise, & de même qu’une autre, encore plus triviale, qu’il emploie dans son Epitre à *Tite*; Ceux de *Crète* sont toujours

Menteurs ; ce sont de méchantes Bêtes , & des Ventre-paresseux *. C'est un mot d'*Epiménide*, que les Grecs répétoient toutes les fois que l'ocasion s'en présentoit. Mais peu nous importe de sçavoir si *St. Paul* a pris cette Sentence à la source, ou s'il ne l'a eüe, que d'une seconde main. L'essentiel est de l'examiner en elle même, & de développer l'avis important qu'elle nous donne.

Quoi qu'il n'y ait rien d'obscur dans cette Leçon, il ne sera pas mal d'expliquer d'abord les termes qui y sont employés : Ce Discours en sera plus précis.

Par les *bonnes Mœurs* il ne faut pas entendre ici des Gens confirmés dans la Vertu par de longues habitudes ; mais simplement des Gens qui ont le fond bon, & qui n'en ont pas encore contracté de mauvaises. Tels sont la plûpart des jeunes Gens que l'on regarde come sages. Ils ont des Mœurs réglées, mais ils ne sont pas encore bien affermis dans leur devoir. Voilà la position où il faut les placer. Il n'est plus nécessaire après cela d'avertir, dans une Remarque préliminaire, que ces paroles de *St. Paul* s'adressent proprement à la Jeunesse, & la regardent d'une manière particulière. C'est ce que tout le monde peut apercevoir aisément.

On voit assez que les *mauvaises Compagnies* sont des Amis vicieux, avec qui on auroit contracté des liaisons trop étroites; des Amis qui nous présentent de mauvais exemples à l'égard de ce que l'on doit à Dieu, au Prochain, ou à Soi-même; des Jureurs, des Médifans, des Violens & Emportés; des Joueurs de profession, des Voluptueux, qui nous portent par leur exemple à l'intempérance, à l'impureté & en général à la débauche. Il suffit que ceux que nous fréquentons soient sujets à quelqu'un de ces Vices, pour devoir être rangés dans la Classe des *mauvaises Compagnies*.

Il faut entendre par là, nonseulement des Gens notoirement corrompus, mais encore qui font le métier de Séducteurs, qui répandent des principes d'impiété, & qui en donnent des Leçons. On ne doutera pas qu'il ne faille étendre jusques là ce que *St. Paul* a voulu marquer par les *mauvaises Compagnies*, si l'on fait attention, qu'il a rapellé aux *Corinthiens* cette Sentence, pour leur servir de préservatif contre les Sentimens relâchés de certains Docteurs, qui s'étoient glissés parmi eux. Ces Gens là, vrais Epicuriens de pratique, s'avisent aussi de dogmatiser en faveur du Libertinage des Mœurs; semblables en cela aux prétendus *Esprits-forts* de notre tems, ils

ne manquoient pas de zèle pour grossir le nombre de leurs Sectateurs. *Il n'y aura point de Résurrection*, disoient-ils. Donons à la Volupté le peu de jours que nous devons encore couler sur la Terre : *Mangeons & buvons, car demain nous mourons.*

Nous ferons sentir le danger qu'il y a à fréquenter de semblables Compagnies, premièrement par la nature des choses, & ensuite par l'expérience.

Quand on examine la Nature de nôtre Ame, on y aperçoit bientôt une certaine flexibilité, qui fait qu'elle se prête aisément aux impressions du dehors, qui fait qu'elle reçoit la teinture & l'empreinte des objets qui l'environnent. C'est ce qui se remarque sur tout dans la Jeunesse. Cette souplesse de nôtre Ame favorise, il est vrai, les soins d'une Education vertueuse; mais elle donne aussi beaucoup de prise sur nous aux mauvais Exemples. Voici même une différence considérable; c'est que les mauvais Exemples produisent leur effet sourdement, & sans annoncer leur dessein; au lieu que l'Education agissant par la voie de l'Autorité, découvre trop son but, & exige des peines actuelles. Les mauvais Exemples procurent un plaisir présent: Celui qui doit accompagner la Vertu ne semble être que pour un

tems éloigné. C'est ce qui fait que l'Ame d'un jeune Home est plus susceptible de quelque Discours libertin, ou d'un mauvais Exemple, que de toutes les Leçons de la Sagesse.

Cette flexibilité de nôtre Ame nous donne un grand penchant à l'imitation. C'est ce qui se remarque en nous, dès nôtre première enfance. Nous faisons naturellement ce que nous voions faire aux autres. Nous sommes presque toujours les Copistes des manières & des actions d'autrui. C'est là le plus puissant ressort de l'Exemple; c'est ce qui fait qu'il nous entraîne, pour ainsi dire, à nôtre insçû. Par l'effet d'un mécanisme singulier, on ressemble quelquefois en tout à ceux qu'on a fréquentés. On copie nos défauts sur le Théâtre, & nous copions nous mêmes les défauts de nos semblables dans le cours ordinaire de la vie. Nous allons jusqu'à prendre le ton, l'accent, l'humeur, les caprices de ceux avec qui nous passons nos jours.

Si nous creusons plus avant dans la nature de nôtre Ame, nous y apercevrons encore l'affligeant Spectacle de sa décadence. Nous y remarquerons une pente au mal, que nous aportons tous en naissant. Les bones Mœurs que suppose *St. Paul* dans un jeune Home, ne doivent pas le faire juger

éxemt de ce mauvais panchant. C'est un germe caché, qui n'est pas encore développé, mais qui peut l'être bientôt, suivant les liaisons qu'il formera, suivant la nature des Compagnies qu'il fréquentera.

Il est vrai que d'un autre côté, on doit suposer dans ces jeunes gens une Conscience délicate que l'on apporte aussi en naissant, & qui doit contrebalancer ce panchant au mal : Elle est ordinairement tendre & scrupuleuse dans le premier âge de la vie ; elle s'éfarouche de la seule pensée du Crime ; elle est fort blessée en le voyant comettre. Mais il arrive, par la manière dont nous sommes faits, qu'on s'y acoutume peu à peu. La familiarité avec les Persones vicieuses nous familiarise avec le Vice même. De cette manière la Pudeur, la Honte naturelle qui nous retenoit, se dissipe entièrement. Le Péché vû dans la persone de ses Amis, perd toute sa laideur. L'affection qu'on leur porte se comunique jusqu'à leurs défauts. Voilà coment les mauvaises habitudes se contractent, avant même que nous nous en soions aperçus.

Une Remarque qu'il faut encore faire, c'est que des jeunes Gens d'un bon naturel sont ordinairement doux & complaisans, & cette complaisance leur devient fatale, s'ils tombent en de mauvaises mains. On a de

grands égards pour le goût de ceux que l'on fréquente. Quelle mole & lâche complaisance n'a-t-on pas pour ceux qu'on appelle dans le monde ses Amis ? Il est difficile de résister à cette espèce de tyrannie qu'ils exercent sur nous. On déguise sa pensée pour s'acomoder à leur goût. On se contente de désapprouver en secret ce qu'on voit faire de mauvais ; mais quand on a la lâcheté de paroître l'approuver , cette complaisance mène loin. Nous voyons tous les jours des jeunes Gens engagés dans de mauvaises Sociétés , qui ne sont pas méchans ; mais qui affectent de l'être , pour éviter le reproche de singularité. Ils trahissent leur bon naturel , pour contrefaire le Vice. Ils se croient engagés à faire come les autres. Cette complaisance a des suites funestes. Bientôt le poison passe jusqu'au Cœur , & on s'affecte dans peu de tems à ce qu'au commencement on avoit peine à souffrir. La complaisance comence , & le plaisir achève de nous pervertir. Le Fils de *Sirach* a là dessus une pensée qui mérite d'être rapportée. *Il y a tel Home , dit-il , qui se perd pour être honteux , & qui se ruine pour complaire aux autres **.

La Maxime de *St. Paul* est donc déjà fondée sur la nature de nôtre Ame , mais elle

* Eclésiast. XX. 23.

se justifie encore d'une manière plus sensible, par l'expérience. Il n'y a qu'à voir ce qui arrive tous les jours, pour se convaincre, que rien n'est plus dangereux que le mauvais exemple de ceux avec qui on est lié. Nous conformons nos Mœurs à celles de nos Amis. On fait, par expérience, l'impression que font sur nous les Persones avec qui nous vivons habituellement & librement. Si ce sont des Amis vertueux, il est très vraisemblable, qu'ils nous porteront à la Vertu; mais au contraire, s'ils sont corrompus, il est presque sûr qu'ils nous corrompent. Delà cette Maxime si universellement reconüe, & confirmée par tant de preuves, *Dites moi qui vous fréquentez, & je vous dirai qui vous êtes.* C'est un principe mille fois rebatu, mais qui pour être trivial, n'en est que plus confirmé & hors de doute. Cette Règle est si sûre, que quand nous voulons nous informer des Mœurs de quelqu'un, nous recherchons de quelle nature sont ses liaisons, quelle sorte de personnes il fréquente.

On ne peut guères se répondre de son innocence en fréquentant des gens de mauvaise vie. Il est à peu près sûr, qu'on se corrompra à la Compagnie des méchants. Quelle apparence qu'un Home entraîné par la force d'un contagieux Exemple, acoutumé à voir

& à entendre de mauvaises choses, engagé à tout moment dans des occasions prochaines de mal faire, & peut être sollicité par ces pernicious Amis, se fauve au milieu de tant de dangers, & en puisse réchaper? Le commerce des Méchans est un mal contagieux. On en est infecté, si l'on a avec eux une communication trop étroite. Il en est come de ces maladies populaires, qui se contractent par la seule respiration d'un air corrompu. Le mauvais Exemple est un air chargé de vapeurs malignes, qui communique toute son infection à ceux qui en approchent. C'est un Souffle mortel qui porte la corruption jusque dans le fond des Ames.

Si l'on fréquente des Amis vicieux, bientôt on pense come eux, on agit come eux. Peut-être sentira-t-on d'abord quelque répugnance, mais en continuant de les voir de près on prendra insensiblement leurs Principes & l'on imitera leurs Actions. A force de voir leurs dérèglements, ils ne déplaisent plus. Nous nous apprivoisons avec des péchés qui au commencement nous donnoient même de l'horreur. Peu à peu ils nous paroissent moins odieux, & à la fin, ils ne le paroissent plus. Nous allons plus loin encore. Dès là nous nous en acommodons, ou par intérêt ou par amour du plaisir. J'ai déjà remarqué que, vu notre constitution

naturelle, les choses doivent aller ainsi : A présent ce n'est plus une simple probabilité ; il faut dire que c'est ce qui arrive infailliblement, que c'est un fait prouvé par une expérience journalière.

La honte attachée au Vice est d'un grand secours pour s'en abstenir. Mais des Compagnons de débauche ont bientôt étouffé cette honte. Peu à peu on apprend d'eux à pécher la tête levée. Dans leur Société on rougiroit de mener une vie sage & réglée. Nous nous faisons un point d'honneur de leur ressembler. On en vient avec eux jusqu'à faire gloire de ses désordres. Dès que le Commerce qu'on a avec eux a duré un certain tems, la seule honte dont on se trouve susceptible, c'est celle de demeurer au dessous des autres en matière de débauche. On se pique de comettre hardiment le péché.

Il n'est pas nécessaire d'avertir, que les liaisons de ce genre les plus étroites sont les plus dangereuses. Plus un Ami déréglé vous fera cher, & plus la tentation de s'engager avec lui dans le crime sera pressante. Plus l'amitié sera forte, & plus facilement il vous entraînera avec lui dans le précipice.

Une autre circonstance, qui donne de la force à la séduction, & sur laquelle on a plus besoin d'être averti, c'est que quand

ces Amis sont des débauchés délicats, ils ne laissent pas d'être fort dangereux. Des gens perdus de débauche donent de l'horreur à une Conscience tant soit peu tendre & sensible. Ces excès servent eux mêmes de préservatif contre la contagion de l'exemple. Mais il y a d'autres débauchés, qui savent se ménager & sauver les apparences. Ils déguisent la laideur du Vice, ils le couvrent avec adresse pour en diminuer l'horreur. Les mesures qu'ils gardent sont cause, que leur exemple n'a rien d'épouvantable. Leurs plaisirs n'ont point l'air de débauche. Ce sont des plaisirs choisis & délicats, assaisonnés par des traits d'esprit, quelquefois fort ingénieux. C'est ce qui rend leur Commerce extrêmement recherché, & ce qui leur fait bien des Sectateurs. Mais c'est précisément cette espèce de modération qu'ils gardent dans le Vice, jointe à des manières agréables & insinuan-tes, qui rend leur Commerce des plus dangereux, & leur Exemple tout à fait contagieux. Dès que vous vous serez attaché à eux, vous vous trouverez entraîné dans leurs désordres, sans vous en être presque aperçu. C'est un poison subtil, dont il vous sera bien difficile de vous préserver.

Voici ce que je trouve dans un habile Moraliste, sur ces Pécheurs mitigés. „ U n'y a point de Vertu, dit-il, qui ne soit quel-

„ quefois susceptible d'une mauvaise im-
 „ pression. Or toute l'étude d'un Ami vi-
 „ cieux va à étoufer les bons sentimens que
 „ vous avés, & à profiter de certaines cir-
 „ constances malheureuses où vous vous
 „ trouvés engagé. De là ces expédiens &
 „ ces facilités dangereuses qu'on vous donne
 „ pour le Crime, ces Exemples sensibles
 „ dont on l'autorise, ces couleurs dont on
 „ le déguise, pour en diminuer l'horreur,
 „ ces tempéramens dont on use pour ne
 „ vous pas éfraier, ces manières insinuan-
 „ tes par lesquelles on vous attire presque mal-
 „ gré vous, dans les voies de l'iniquité.

„ Voici ce que dit encore un autre Auteur,
 „ qui conoissoit bien le Monde, & qui avoit
 „ fort étudié le Cœur humain. „ Une con-
 „ descendance funeste entraîne souvent un
 „ Ami dans les désordres de son Ami. On
 „ entre dans ses inclinations, on épouse ses
 „ Vices. Est-il voluptueux? On le devient.
 „ Aime-t-il le Jeu? On s'y acoutume.
 „ Dirai-je encore quelque chose de plus
 „ fort? Il n'y a quelquefois rien qu'on
 „ n'entreprenne, pour favoriser les passions
 „ les plus déréglées de ses Amis, bien loin
 „ de s'y opposer. On les sert dans leur
 „ Vengeance, même au hazard de sa Vie.
 „ On expose sa Fortune pour féconder leur
 „ Ambition. On se prête aux desseins de

„ leur Avarice , on y aide , on y concourt
 „ aux dépens de sa Conscience. Enfin à
 „ tout prendre , il n'est que trop vrai ce
 „ qu'à dit un Poëte , qu'il y a beaucoup
 „ d'Amitiés pires que de certaines haines.

Puis que nous en sommes aux preuves de fait , il faut rapporter ici ce qui se passe fréquemment dans le Monde , & que chacun de nous a eu occasion de remarquer plus d'une fois. Un jeune Home est né avec d'assez bones inclinations. Il est d'un naturel doux & docile , & outre cela il a été élevé avec soin. Ses Parens n'ont rien omis pour le porter à la Vertu ; mais en entrant dans le Monde , il a le malheur de tomber entre les mains de quelques Amis vicieux qui l'ont bientôt perverti. Il ne faut que l'espace de quelques mois , pour détruire tout le fruit d'une excellente Education. Dans ce Commerce contagieux , toutes les Leçons de Sagesse qu'on lui avoit données pour le prémunir contre les Passions , s'évanouissent entièrement. L'Exemple séduisant de quelques Débauchés ruine en peu de tems tous ces bons Principes. Le voilà entièrement métamorphosé ; il est méconnoissable.

Combien de fois n'a-t-on pas vû tomber & disparoitre par ces *Mauvaises Compagnies* tous les fondemens de Vertu , qu'un Père attentif avoit jetté dans le cœur de son Fils ?

Les Dons naissans qu'on avoit remarqués dans ce jeune-Homme, ces Talens comencés, mais sur tout ces Principes de Sagesse ont entièrement disparû. On peut le regarder come perdu, dès qu'il a contracté ces liaisons dangereuses. Au commencement, il y aura bien quelque combat chez lui, entre le mauvais Exemple, & le souvenir des bones Instructions qu'il a reçues; mais elles céderont bientôt à l'Exemple, qui est un objet présent, & qui a toute une autre Eloquence que le Précepte. Degré par degré, il se jette dans les plus grands excès, & il vérifie exactement ces beaux vers de *Despréaux*,

*Dans le Crime une fois il suffit qu'on débute,
Une chute toujours attire une autre chute,
L'Honneur est come une Isle escarpée & sans bords
Où l'on ne rentre plus dès qu'on en est dehors.*

Dès qu'une fois ce jeune Homme se sera livré à ces Amis corrupteurs, il faut s'attendre à tout. Vous le verrez dans peu raffiner sur le Vice. Il en viendra à ce point de corruption, que toute Action qui ne sera pas marquée au coin de la débauche, tout Discours sans obscénité, lui paroitra insipide. Actuellement il se plonge dans les Vices les plus honteux. Il ne ménage plus ni son Bien, ni sa Santé, ni sa Réputation. Il est insensible aux reproches qu'on lui fait sur la

honte de ses Débordemens, Il brave les murmures des honetes Gens, & il se console avec ses Amis de débauche, de l'indignation publique.

On ne sauroit donc être trop circonspect sur ces premiers commerces de la Vie. La Jeunesse est l'âge le plus susceptible des mauvaises impressions. Dans ces Années critiques, le défaut d'expérience expose à mille surprises. N'est ce pas alors que l'Esprit s'ouvre à tout ce qui flatte les Sens, que le Cœur se laisse prendre à tout ce qui plait, & qu'entraîné par la nouveauté du plaisir, on ne conoit point d'autre Loi que ses desirs volages?

Mais les plus dangereux de tous ces Amis vicieux, ce sont ceux qui le sont par Principe; ces Libertins qui attaquent la Religion. *St. Paul*, come on l'a déjà remarqué, les a principalement en vûe dans cet endroit. S'il y en avoit, du tems de cet Apôtre, il y en a encore plus aujourd'hui: Il s'agit donc de faire voir combien leur fréquentation est contagieuse. Ces Docteurs modernes de l'impïété, savent se servir de l'atrait du plaisir, pour faire des Incrédules. Pour corrompre les bones Mœurs, ils comencent par en détruire les fondemens. S'il n'y a rien à craindre ni à espérer après la mort, pourquoi cultiverions-nous des Vertus pé-

nibles, pourquoi ferions nous le sacrifice de nos Passions? Voilà les Leçons de ces Apôtres du Deïsme.

L'influence de ces Opinions est d'autant plus dangereuse, qu'elles séduisent le Cœur par un certain appareil de Philosophie sublime & par une ostentation fastueuse de supériorité d'Esprit. A entendre ces Génies distingués, tout le reste du Genre-humain est composé de superstitieux, de gens esclaves de l'Autorité, & qui ne savent pas s'en affranchir. Ils mettent le Pécheur à l'aise, en le délivrant des craintes qu'il éprouvoit auparavant: Leurs Maximes font par conséquent plus de mal, que les mauvais Exemples. Un mauvais Exemple, il est vrai, nous entraîne dans le Vice par imitation, mais nous ne laissons pas de sentir qu'il est mauvais. Il reste encore de l'activité dans notre Conscience, au lieu que des Principes de Libertinage, réduits en Système, avancés avec confiance, comé autant de Vérités démontrées, vont bien plus loin encore. Ils tendent à détruire la Conscience même, & à nous faire regarder comé une chimère la distinction du bien & du mal, l'inspection de la Providence, & les peines à venir. Et quand une fois ces grandes Vérités sont ébranlées, quelle Barrière assez forte arrêtera la fougue de nos desirs? Par quel Principe ramènera-t-on au

Devoir? Défions nous donc de ces Enemis de la Religion. Ils ne font pas moins, quoi qu'ils en disent, oposés à la Vertu: Et sans contredit, s'ils ne se trouvoient pas en opposition avec elle, ils ne seroient pas non plus les Enemis de la Religion.

Arrêtons nous encore un moment sur la méthode qu'ils suivent pour gagner ceux qui les fréquentent: Il est bon de la bien conoitre, pour pouvoir se défier de leurs artifices. Quoique j'aie parlé de leurs Principes, il est sûr que dans le fond ils n'en ont guères. Au moins il ne faut pas leur demander un Siftème bien lié. Ordinairement ils s'en tiennent à faire contre la Religion quelques Objections détachées. Mais il n'est pas nécessaire pour faire des Disciples, que ces Professeurs du Libertinage aient fort aprofondi les Matières de la Religion. Quelques difficultés proposées avec un maintien assuré, avec des manières décisives, suplément à la Science. Avec très peu d'étude, ils ne laissent pas de se faire les arbitres de la Religion, & d'imposer à de jeunes Gens qui les écoutent.

Ils s'imaginent, à l'aide de deux ou trois mauvais Sophismes, d'avoir entièrement ébranlé la Religion. Encore n'en viennent-ils là que rarement. Ils ne l'ataquent guères par des Raisonnemens. Leurs Armes ordinaires

res font quelques railleries. Au défaut de raisons, ils ont recours à des plaisanteries. Ils savent jeter du ridicule sur les Objets les plus respectables. Quelques bons mots, quelques gentilleses d'Esprit, leur tiennent lieu de preuves. Mais ils ne laissent pas de parvenir par-là à leur but, qui est de faire des Profélites. Un trait railleur frappe vivement l'Imagination d'un jeune Home, qui n'a rien encore approfondi. Une Pensée vive & ingénieuse, contre ce qu'il leur plaît d'appeller la *Créduité* des Chrétiens, au air moqueur, contre tout ce qu'ils font regarder comme Préjugés de l'Enfance, font impression, & entraînent de jeunes gens qui ne sont pas sur leurs gardes. Ils se trouvent persuadés, sans qu'ils en puissent alléguer aucune raison. C'est ce qui arrive sur tout, lors que les Passions s'en mêlent. On reçoit avec avidité tout ce qui tend à favoriser la corruption.

Le danger qu'il y a à fréquenter de mauvaises Compagnies, qui sont peut être celles que l'on rencontre le plus souvent, doit nous conduire naturellement à cette conclusion; que le plus sûr est de prendre un Esprit de retraite; être moins répandu dans le Monde; ou si l'on n'en veut pas venir jusque-là; apporter beaucoup de discernement, quand il s'agit de former des liaisons.

Les Moralistes insistent fort sur cet Esprit

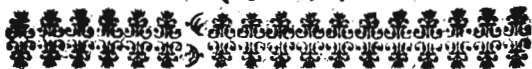
de retraite. Il convient, disent-ils, à un Chrétien qui veut garder son innocence. On ne prétend pas en faire un Anachorète, qui s'aïlle confiner dans un Désert, mais on lui demande d'être moins dissipé, & de ne pas voir indifféremment toutes sortes de Compagnies. Il doit s'en tenir à quelque Commerce honête & vertueux, & ceux de ce genre ne sont pas en grand nombre. Si c'est trop exiger des jeunes Gens, ils doivent au moins s'en tenir à l'autre conclusion, que nous avons indiquée.

Le Conseil qui suit plus immédiatement de la Maxime de *St. Paul*, c'est de ne pas se livrer indiscrettement à toutes sortes de Gens, mais d'aporter beaucoup d'attention & de discernement dans le choix de ses Amis. On a vû de quelle importance est ce choix. L'habitude de voir fréquemment les mêmes personnes, a une très grande influence sur nôtre Conduite. On apprend à agir come eux, & à penser come eux. Bien tôt on adopte tous leurs Principes. Les liaisons que nous formons demandent donc beaucoup de circonspection. Il faut prévoir de loin le danger, pour ne pas s'engager témérairement avec des Séducteurs & des Pécheurs de profession. Rien de plus funeste que des Amis de débauche. Ils ruinent dans peu de tems tous les bons Principes qu'on pourroit avoir reçus

d'ailleurs. Sans cette précaution, un jeune Homme risque de se perdre sans ressource.

Si c'est trop demander d'une Jeunesse, ordinairement inconsiderée, que d'exiger une semblable prudence, c'est à leurs Parens à y avoir l'œil, à leur donner de sages Conseils, sur une affaire de cette importance, à leur en faire sentir les Conséquences, & à les engager à rompre, quand ces mauvaises liaisons sont déjà formées.

On se fait bien des Illusions sur cette matière, & *St. Paul* nous en avertit. Avant que d'établir cette Maxime, que les *Mauvaises Compagnies corrompent les bones Mœurs*, il débute par cette petite Préface, *Ne vous y trompés pas*. Il seroit important de voir de quelle nature sont ces Illusions, pour tâcher de les dissiper. Mais la longueur de ce Discours ne nous permet pas d'aler plus loin. Il faut être court quand on débute de la Morale. Elle tient beaucoup du Sermon, & les longs Sermons fatiguent. J'imiterai donc ces Sages Prédicateurs, qui aiment mieux partager leurs Discours en deux, que d'ennuyer leur Auditoire.



RÉPLIQUE

*De l'Auteur de la Difficulté proposée aux Mé-
taphysiciens.*

MONSIEUR,

Vous le disiez, que vous ne cherchiez point d'autres triomphe que celui de la Vérité; & peut être le disiez-vous fort sincèrement. Mais quoi! L'Homme est Homme. Son *Essence* est *immuable*. Voilà déjà la Passion sur jeu. Voilà le ton, non plus simplement de triomphe, mais d'Insulte & de Satire. C'est ma faute, après tout. Il faut que je m'exécute. Je n'ai point assez encensé l'*Idole*. Plein de cette confiance que donc la Vérité connue & découverte, je n'ai point assez respecté *Wolf*, le *Wolfianisme* & les *Wolfiens*. Ignorois-je donc que c'est un crime irrémissible? Ignorois-je que rien n'est plus terrible que le *Wolfien* piqué, surtout quand c'est la Vérité qui le pique, & qu'il ne sait comment s'en débarasser? Oser dire que *Wolf*, le grand *Wolf* a bronché, presque dès le premier pas, & qui plus est, le prouver évidemment; faire toucher au doigt que selon ses Principes, *Essence*, *Mode*, *Existence* tout doit être également & absolument in-

culpable , & par cette Observation simple , renverser d'un seul coup tout l'Edifice de son *Ontologie* : Quel Crime ! Quel Attentat ! En vain aurai je qualifié formellement *Wolf de Grand Home* : En vain l'aurai-je mis à côté des *Lockes* , des *Clarkes* , de *Leibnitz* même ; de tout ce que le Monde Métaphysique a de plus grand ; n'importe. J'ai fait voir dans son Système une Contradiction absurde , sur un point fondamental : C'est assez pour être coupable de Léze-Majesté Philosophique. Il n'est point d'épithète , point d'injure que je ne mérite. Celles de *Microthyme* , de *Magicien* , de *Pétrificateur* de soi-même & du Genre-Humain , sont encore trop douces & trop polies. J'en suis quitte à trop bon marché. C'est au moins un Avis , de ne plus m'y exposer absolument. Le ton que vous prenez , *Monsieur* , m'avertit de mettre fin moi-même à notre Démêlé , par le plus profond silence , au quel je me promets bien d'être fidèle , après cet Ecrit. Enemi juré de toute Dispute où la Passion domine , j'ai fait vœu de ne m'y engager jamais. Ce n'est pas que je n'eusse beau champ , si je voulois me livrer à la Satire. Mais la Bénéfice me l'interdit , & je la méprise trop pour en user. Vous vous flatiez sans doute , que j'étois home à vous suivre dans tous vos petis détours *Microthymiques*. Mais mon tems n'est

un peu trop cher pour cela. Je n'ai qu'une chose à vous dire, & je suis fâché que ce soit toujours la même. C'est l'étet de l'Immutabilité de votre erreur, & de votre distraction. Vous n'y êtes point encore. Tout à l'heure vous perdiez de vue le mot essentiel. A présent, c'est la Chose essentielle. Vous oubliez éternellement cette Vérité identique, qu'on vous a mise sous les yeux; & qu'on vous a tournée & retournée en cent façons; savoir, *Que dès qu'on suppose une Chose telle, il est certain qu'on la suppose telle; Que cela est toujours vrai dans tous les points de l'Eternité.* Que par là même elle doit toujours & dans toute l'Eternité être jugée telle, & non autre. A moins que de renverser la supposition; ce qui de l'aveu de tout le Monde, est une Contradiction, aussi bien qu'une Puérité. Voilà, Monsieur, la Vérité simple contre laquelle vous vous débâtez. Pourquoi? Parce que vous l'oubliez, d'abord après l'avoir admise. Au lieu qu'il faudroit toujours se rappeler ce Principe fondamental, sur lequel roule la Question, vous sautez par dessus, pour vous jeter dans des suppositions, qui ne vous sont pas permises. Vous parlez de Choses possibles, de Monde idéal, d'Entendement Divin, de chose qui d'abord est & puis qui n'est pas; qui a été en cet état, & qui n'y est plus; qui n'a avec son état, qu'une liaison contingente;

qui comence , continue , & finit ; &c. Come si tous ces Termes pouvoient vous être permis , avant que d'avoir détruit la preuve directe de l'*Immutabilité de Tout*. Prenez garde , *Monsieur* , qu'on vous ramène à la Source , au Principe de contradiction , & à la Conséquence immédiate. Ce Principe est double , dans le fonds. Il emporte tout à la fois , 1^o. *Que la même chose ne peut dans le même tems exister & n'exister pas.* 2^o. *Qu'elle ne peut dans le même tems être ce qu'elle est & ne l'être pas.* Ces deux Principes sont aussi clairs l'un que l'autre , & s'établissent réciproquement. Or c'est le dernier auquel on vous ramène , & qui doit vous fixer. Appliquez-le à quelle chose qu'il vous plaira , vous trouverez , que come il est vrai en général & d'une vérité éternelle , *Que Toute chose est ce qu'elle est* ; il est aussi vrai en particulier & d'une vérité éternelle , *Que telle chose est ce qu'elle est*. Qu'il faut donc vous y tenir , sans que vous puissiez , en aucun instant , introduire dans cette chose aucune Ombre de variété. Ici , j'en appellerois volontiers à vous même , & je vous demanderois , *Monsieur* , Ne la sentez-vous pas cette *invariabilité* , cette *inflexibilité* ; si je puis parler ainsi , d'une chose précise , quand on dit que c'est celle-là ? Qu'y a-t-il de plus clair au Monde ? Envisagez une Réalité , quelle

qu'il vous plaira. Assignez-là. Demandez-vous ensuite à vous même, comment la changer ? Cela ne se peut qu'en la *fondant*, pour ainsi dire, & la *tournant* en une autre; ce qui répugne, puisqu'elle est *elle même*. Ou bien en lui en *substituant* une autre, ce qui n'est qu'un Jeu, par lequel vous oubliez que c'est d'elle que vous parlez. Elle demeure donc constamment immuable. Et remarquez, *Monsieur*, que cela est également vrai de tout ce qui est dans son *enceinte*, si j'ose ainsi parler; de toutes les Réalités qu'on a comprises dans son Etre, en l'assignant. Prenez quelque une de ces Réalités; ou Déterminations. Que ce soit, si vous voulez; l'*Existence* même. Envisagez-là. Tenez-là devant vos yeux. Qu'y verrez-vous ? Vous y trouverez constamment la même Immuitabilité; par cette raison invincible & universelle, Qu'une chose est toujours *elle même précisément*. Il est donc bien certain, *Monsieur*, que toute chose quelconque, (sans distinction d'Idéale; & d'Actuelle) toute chose; simplement parce quelle est *une chose & telle chose*, est *fixe, immuable, pétrifiée*; puisque ce Mot vous plait. Vous sentez, pour le coup; cette Vérité. Ne la perdez point de vue. Vous verrez s'évanouir la seule Défaite un peu considérable, qui vous teste

& qui étant détruite , entrainera tout le reste ; la voici.

Oui , dites vous , il est vrai , & vrai dans toute l'éternité , que j'écris actuellement. Mais cela s'entend du tems où j'écris ; du tems présent où je suis supposé dans cette Action. Il ne s'ensuit pas que je doive écrire au moment suivant. Vous allez voir que si , *Monsieur* , & cela sans Magie. D'abord je vous demande , le Tems présent où un Home écrit , & son Action d'écrire actuelle , est-ce une même chose ? Non sans doute. Vous avouerez que ce sont deux choses distinctes ; qu'autre chose est le *Tems* , & autre chose la *Réalité actuelle* qui y est. Vous pouvez donc ôter l'un , sans que , pour cela seul , vous ôtiez l'autre. C'est à quoi vous ne prenez pas garde. Vous vous embarrassez dans l'Equivoque du mot *Actuellement*. Vous enveloppez sous ce terme , & l'*actualité* de la chose , & la *présence* ou *actualité* du tems : Ce qui vous donne occasion de limiter la première & de la réduire à *tel Tems*. Mais cela ne va pas ainsi. Quand on vous parle de *chose actuelle* , d'*état actuel* , d'*existence actuelle* ; on entend par là simplement , *chose effective* , *chose subsistante* , par opposition à celle qui ne seroit qu'*en Idée*. Bien entendu que la chose *actuelle* , sera toujours dans un tems quelconque , *limité* , ou *illimité* , selon la supposition

générale, Que les Choses, ou *Etres effectifs* sont censés contenus dans le Temps. Mais la Question est de savoir, si le Temps, où la chose actuelle, subsistera, sera limité, ou non ! Ou, si vous voulez, si étant posée en tel instant, elle ne doit pas nécessairement passer à l'instant suivant, & ainsi de suite dans l'Eternité. Or c'est ce qu'il est bien facile de prouver, en se souvenant seulement, Que c'est, par la supposition, une chose *actuelle*, une chose *effective*. En effet, vous avouerez, *Monsieur*, Qu'une chose actuelle, ou subsistante, est toujours, par nécessité, une chose actuelle & subsistante. Elle demeure, & se soutient invariablement telle, en vertu de cette Raison claire, qu'elle est *elle même & non autre*. Donc elle passera d'un Temps à l'autre, par nécessité; & conservant toujours son Etre propre & immuable. Otez le premier moment, vous n'ôtés point la chose & ce qu'elle est. Vous n'ôtez point cette vérité fixe, Que *Chose actuelle est Chose actuelle*. Supposez le second moment venu, & l'autre évanoui, que trouverez-vous ? Toujours cette même chose, qui y est *actuelle*, & come elle l'étoit devant, par la raison qu'elle ne peut pas sortir d'elle-même, come elle sort du Temps. Et de là, vous comprenez ultérieurement, qu'il ne peut y avoir aucun temps, ni devant ni après

qui la limite, parce que son immutabilité la répand, pour ainsi dire, & l'établit dans tous les tems, & dans tous les points de l'Éternité: Vû qu'Elle ne peut jamais, en aucun instant quelconque, être actuelle sans l'être.

A présent, *Monsieur*, je ne vous dis plus que vous n'y êtes point. Je soutiens que vous y êtes; & que vous ne pouvez vous cacher à vous même cette Vérité. Je pourrois donc triompher, insulter même. Mais c'est un tems perdu. J'aime mieux employer la place qui me reste à répondre à vos Reproches populaires. Car votre Écrit, dans la Vérité, n'est guères d'un bout à l'autre, qu'*Apel au Peuple*.

1^o. Quoi! *Tout est immuable*. Quelle étrange Doctrine! Quel Paradoxe Absurde! Ose-t-on bien le soutenir gravement? Quel bouleversement dans les Idées! Plus de mouvement, plus d'action. Le Genre Humain, le Monde entier est pétrifié.

Je réponds, Quoi! *Une chose en peut être une autre*. Elle peut n'être point ce qu'elle est! Quelle étrange Doctrine! Où en sommes nous, si cela est? Nous ne tenons plus rien. Tous les Êtres fondent entre nos Mains. Notre propre être nous échape. Le Monde, je dis le Monde actuel & effectif, peut n'être point, quoi qu'il soit. Tout est perdu, si l'on ne proscriit cette affreuse proposition. Le Vrai

& le Faux , le Juste & l'Injuste font confondus ; &c.

Ici , *Monsieur* , je pourois m'égaier aussi , come vous voiez. Je pourois introduire à mon tour , vis à vis de *Microthyme* , un petit *Wolfien* , tremblant pour son *Idole* , Divinité fort muable assurément , & fort sujette à périr. Divinité qui dans le Tems même qu'il la voit fort grande , pouroit bien être fort petite &c. Je pourrois vous dire , que si celui qui *pétrifie* tout , est un Magicien ; celui qui change tout , est un Charlatan , & un Joueur de Gobelets ; *Vous la voiez , vous ne la voiez point* , &c. Mais encore une fois , ces Manières ne sont pas à mon usage. Je m'en abstiens par égard pour vous.

Observez seulement , *Monsieur* , que voilà , dans les Principes comuns , deux Abîmes , également terribles. L'un des deux est inévitable. Il faut opter. Lequel choisirez vous ? Sans doute le Bon-Sens veut , que vous vous décidiez , par provision , pour celui qui a l'évidence de son côté.

2°. Mais l'*Expérience* ne décide-t-elle pas assez ? Se peut-il une Expérience plus intime , que celle qui m'avertit que tout change ? N'est-ce pas se moquer du Genre-Humain , que de contester là dessus ?

Je réponds , l'*Expérience* ne m'apprend-elle pas clairement , que les *Etres sont ce qu'ils*

sont ? Que moi , par exemple , je suis moi & non pas un autre ; & qu'il implique que je ne le sois ? Se peut-il une Expérience plus intime , & plus certaine que celle-là ? L'Évidence même de cette Vérité , *Une chose est toujours ce qu'elle est* , qu'est-ce autre chose que le Sentiment intérieur de l'impossibilité où je suis d'en disconvenir. D'ailleurs qu'est-ce que l'Expérience contre le Principe de Contradiction ? Celui qui vous soutient que tout *changement* implique , vous niera cette expérience prétendue. Il vous dira que le changement n'est dans le vrai qu'un mot vuide de Sens. Il vous défiera d'en former aucune idée. Il vous dira qu'une *chose qui est autre* , c'est le *Bâton sans bouts* , le *Cercle quadré* , la *Montagne sans Vallée* ; &c. Il semble bien qu'on parle de quelque chose ; mais dans le vrai , on ne dit rien.

3°. Mais pourquoi répandre cette obscurité sur les choses , sans vouloir les éclaircir ? Pourquoi insister sur cette Enigme , sans nous en donner la Clé ?

Je réponds : Pourquoi vouloir une Clé , sans avouer que c'est une Enigme ? Ce n'est point même assez de cette Enigme-ci. Il en faut bien d'autres , je le fais , pour abatre les *Idoles* en question. On ne les renverse pas d'un seul coup , quoique cela doit être ainsi , si l'on veut être conséquent.

4°. Mais croirai-je donc que *Tout est immuable*, par le Principe de contradiction ? *Wolf* ne l'avoit pourtant pas dit. Qu'importe, *Monsieur*, que *Wolf* l'ait dit ou non ? Avez-vous besoin de son Autorité, pour comprendre, *Qu'une chose est toujours ce qu'elle est ?*

5°. Mais vous nous parliez d'un Principe nouveau : Je voudrois bien que vous m'indiquassiez ce Principe.

N'est-ce qu'un Principe nouveau, qu'il vous faut ? En voilà un, *Monsieur*, *Tout est immuable*. Et cela est prouvé très solidement, très conséquemment, par le Principe de contradiction. Je vais vous dire plus. Ce Principe même de contradiction, Baze de votre Philosophie, s'emporte & se détruit lui-même. Pourquoi ? C'est que d'une part, il suppose le *Tems*, & que de l'autre, suivant ce Principe, *il n'y a ni changement, ni succession, ni Tems*.

6°. Voilà, *Monsieur*, des ouvertures assez neuves, pour vous donner à penser. Mais si ces Vérités ne suffisent point, en voici une autre, qui vous interressera de plus près. Je vous soutiens que *vous n'existez pas* ; que du moins, vous n'en savez rien. Et je vous le prouve tout de suite, par votre propre Principe, *qu'un Etre peut bien en être un autre*. Et pourquoi ne pourrais-je pas

vous soutenir, que vous n'y êtes point, puisqu'il vous est bien permis de m'assurer, depuis plusieurs Mois, qu'une chose peut n'être pas ce qu'elle est. J'avoue que vous pouvez déjà, par modestie, vous croire fort près du Néant. Cela est vrai. Mais il y a plus, Monsieur. Constamment vous n'existez point, vous n'en savez rien, au moins, si votre Thèse est vraie. Pensés-y. Pour peu que vous apuiez, c'est fait de votre Existence. Il est vrai que vous vous racrocherez quelquefois, par le Principe de Contradiction, que vous admettez avec son contraire, & qui fixe les choses dans l'Être. Ainsi votre Individu va floter entre les deux extrêmes, l'Être & le Néant, le Principe qui fixe tout, & le Principe qui change tout. Il lui arrivera, il lui arrive même déjà, come au Vaisseau de Catulle,

*Velut Minuta magno
Deprensa Navis in Mari, vesaniente Vento.*

Ah pauvre *Mégathyme* ! (C'est le nom qu'*Homère* donoit à *Achille*, le *Querelleur* ;) pauvre *Mégathyme* ! Si tu n'y prends garde, c'est fait de toi, & de ton Être, pour jamais !

Si j'avois donc un Conseil à donner à *Mégathyme* (car j'aime aussi à conseiller *bouement* les Gens) je lui dirois à l'Oreille, N'y

revenez point. Croiez moi. Gardez désormais un Silence profond & immuable.

Ne tibi Res redeant ad Nilum funditus omnes.

LUCR :

Je suis, au reste, toujours ce que je suis, c'est à dire, immuablement, VÔtre &c.

GRANCI.

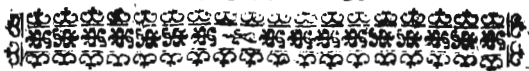
P. S. Je date toujours de *Granci*, parce que le Lieu ne fait rien à la chose. La Vérité peut se trouver dans le petit Bourg que j'habite, come dans la petite Ville que vous habitez; & dans le fond, *Monsieur*, vous m'avouerez qu'absolument parlant, il n'est pas impossible, qu'il y ait des Métaphysiciens à *Granci*, in des mauvais Plaisans à *Neuchâtel*.

A l'égard de *Wolf* & de sa Doctrine, &c, un mot suffira. Je ne lui prête rien, & vous le sentez bien. Quand on dit qu'un Etre a son Essence, cela signifie, encor une fois, qu'il a son Essence come le constituant. Quand on dit qu'il est une Essence, cela signifie la même chose, savoir que cette Essence le constitue. Quand on dit, qu'il n'est qu'une Essence, ou qu'il est une Essence pure & sans plus, cela signifie, non pas qu'il n'est rien que ce que sonne ce mot d'Essence; qu'elle absurdité. On fait bien qu'il est toujours en soi telle chose particulière, de tel Genre, Espece,

Diférence &c. Que le Triangle, par ex : quobique pris en foi, il foit *Effence* & *Effence pure*, est auffi *Figure*, *Figure de tel ordre*, résultant de *lignes droites*, en nombre *ternaire*, en fermant un *espace* &c. mais l'on veut dire que l'Essence est *toute la chose*; qu'elle la comprend, & l'embrasse toute; que l'Essence du Triangle par ex : le constitue tout entier; qu'ainsi le Triangle n'est que cet Essence là, puisque hors de là rien n'est le Triangle; & que cette Essence est le Triangle *complet* & *sans plus*. Come donc Ils s'identifient, il s'ensuit que l'Essence étant *immuable*, l'Être entier qu'elle constitue l'est auffi; à moins qu'on ne veuille dire cette Absurdité, que l'Essence, suposée immuable, est pourtant muable en partie, & immuable dans le reste. Appliquez cela à toutes ces *Essences* que *Wolf* entasse sur la primitive, come *Atribut*, *Mode*, *Existence* &c. car vous acordés que c'en sont: Vous trouverez en chacune de ces Essences l'immuabilité pleine & complete dont j'ai parlé; & par la même l'Immuabilité entière du Tout. Car quoi? En entassant *Essence* sur *Essence*, & *Immuable* sur *Immuable*, rétablirés-vous la Mutabilité? Rétablirés vous l'Ontologie de *Wolf*, qui suppose de nécessité, que l'on ente sur l'Essence, non pas l'Immuable, assurément, mais le *Muable*, le *Variable*, le *Successif* &c. Pour

le coup, voilà l'Immutabilité absolue de tout, bien certaine, selon *Wolf*; puisque dès qu'il assigne un *Etre*, (& tout l'est) on lui montrera d'abord l'Immutabilité pleine & complète de tout cet *Etre*, en vertu de son *Essence*; & de même, par tout ailleurs.

Que dirés-vous à cela? Chercherés-vous peut-être encore à échapper, en vous jettant dans le *Monde des Idées*? Mais je ne vous fais plus qu'une Question. Pensés-vous que les *Essences* du *Monde actuel*, ne soient pas bien aussi réelles, que celles du *Monde idéal*? Que les *Unes* ne soient pas aussi vraiment *Essences*, & aussi vraiment *immuables* que les autres? Seriés-vous dans cette étrange pensée, que les *Etres actuels* n'ont pas leurs *Essences* propres; que vous, par ex. vous n'avez pas la vôtre, je dis la vôtre qui vous constitue actuellement? Que cette *Essence* est come étrangère, & que pour la trouver il faut courir dans je ne sçai quel autre *Monde*? Ce seroit bien là le comble de l'Absurdité. Ou plutôt, c'est bien alors que ce seroit fait de Vous.



E S S A I

Sur l'IRONIE.

JE n'ai pas dessein de traiter de toutes les figures du Discours ; ce projet est trop étendu ; mais après avoir parlé de l'*Antithèse* * & des *Comparaisons* ; je veux donner une idée de l'*Ironie*. C'est une raillerie fine & délicate. On paroît souvent louer ce qu'on blâme ou blâmer ce qu'on loue ; c'est une manière adroite & détournée de dire ce qu'on pense , pour faire sentir aux autres leur tort , & les ramener à nôtre opinion , en faisant semblant d'approuver la leur. C'est ainsi que *Socrate* , qui manioit si bien l'*Ironie* , par une aprobation simulée , obligeoit ses Disciples à se condamner eux mêmes , & à sentir l'injustice ou la fausseté de leurs sentimens.

On pourroit donner de l'*Ironie* , une définition différente ou plus étendue ; mais celle-ci peut suffire ; les exemples d'ailleurs la mettront sous nos yeux , & feront connoître si elle est bone ou mauvaise. *La Bagatelle* , est un Recueil d'*Ironies* très ingénieuses.

* Voyés Journal Helvétique Mars 1735. p. 259.

nieuses. L'Illustre de *Crouzas* a donné un Essai ironique sur l'Education, où il se moque finement des usages reçus. Quelques Persones furent assés dupes pour prendre cet Essai sérieusement, & en faire un crime à l'Auteur.

J'ai dit que dans l'*Ironie*, on paroît quelquefois louer ce qu'on blâme, & blâmer ce qu'on loue, en voici la preuve,

*C'est un Home de bien, de piété profonde,
Et qui veut rendre à Dieu ce qu'il a pris au Monde,*
dit *Déspréaux*, en parlant d'un faux Dévot.
Et Mr. de *Voltaire* pour se moquer de quelques Persones qui traitoient d'Impies & d'Athées, des Auteurs célèbres, s'exprime ainsi,
*Malbranche est Spinosiste, & Locke en ses Ecrits,
Du poison d'Épicure infecte les Esprits;
Pope est un Scélerat, de qui la plume impie
Ose vanter de Dieu la clémence infinie.*

Cet illustre Poète, dans la Lettre qu'il a adressée à Mr. J. J. R. qui est à la suite de sa Tragédie de *L'Orphelin de la Chine*, se moque agréablement des Paradoxes de cet Auteur, en lui disant, *J'ai reçu, Monsieur, votre nouveau Livre contre le Genre-Humain. On ne peut peindre avec des couleurs plus fortes, les horreurs de la Société humaine, dont notre ignorance & notre foiblesse se promettent tant*

de consolations. On a jamais employé tant d'esprit à vouloir nous rendre bêtes. Il prend envie de marcher à quatre pattes, quand on lit votre Ouvrage. Cependant, come il y a plus de soixante ans que j'en ai perdu l'habitude, je sens malheureusement qu'il m'est impossible de la reprendre, & je laisse cette alure naturelle, à ceux qui en sont plus dignes que vous & moi. On ne peut pousser plus finement l'Ironie, & peut être qu'une réfutation dans ce genre feroit plus d'impression & d'effet qu'une Critique plus sérieuse, & plus raisonnée.

Les *Lettres Provinciales* de Mr. Pascal contre les Jésuites, sont pleines d'une Ironie vive & satirique, qui a fait plus de tort à cette Société, que des raisonnemens graves & soutenus. Voici come il comence sa première Lettre : Nous étions bien abusés; je ne suis détrompé que d'hier : Jusques là j'ai pensé que le sujet des disputes de la Sorbone étoit bien important & d'une extrême conséquence pour la Religion; tant d'Assemblées d'une Compagnie aussi célèbre qu'est la Faculté de Théologie de Paris, & où il s'est passé tant de choses si extraordinaires, & si hors d'exemple, en font concevoir une si haute idée, qu'on ne peut croire qu'il n'y en ait un sujet bien extraordinaire; cependant vous serez bien surpris quand vous apprendrés, à quoi se termine un si grand éclat, & c'est ce que je vais vous dire.

Il semble d'abord que Mr. *Pascal* veuille faire l'éloge de la Sorbone, mais on pénètre ensuite que son dessein est de faire sentir combien sa conduite est irrégulière. On pourroit presque dire la même chose des disputes & des démêlés du Clergé avec le Parlement, je me garderai bien de rien décider sur une Question qui a fait tant de bruit, & qui selon l'apparence, ne sera pas si tôt terminée; mais lors qu'on l'examine avec attention & sans partialité, on ne peut s'empêcher de convenir que le Préjugé en fait presque toute l'importance & qu'on seroit bien-tôt d'accord si on ne cherchoit que la Vérité.

Ce que disoit le Prophète *Elie* aux Sacrificateurs de *Baal*, est une Ironie bien marquée: - *Criés*, leur disoit-il, à plus haute voix, car votre Dieu est distrait & pense à quelque autre chose; il est peut-être occupé à quelque affaire, ou il est en voiage, peut-être qu'il dort, & il s'éveillera.

On ne doit employer l'Ironie qu'à propos & ne point la prodiguer. On ne doit jamais l'exercer contre la bassesse de la Naissance, ou contre la Pauvreté; ce seroit une inhumanité d'affliger des malheureux, qui le sont sans qu'il y ait de leur faute, & qui ont eus à souffrir du poids de leur infortune; moins encore doit on l'exercer contre des Vertus, qu'on doit respecter, quoi qu'elles

ne soient pas de nôtre goût. Cette figure semble réservée à faire sentir finement le ridicule de certains préjugés, ou de certains usages, qu'on peut reformer plus aisément par ce moïen, que par des leçons plus directes, qui pourroient avoir quelque chose de dur & d'ofensant.

Une Dame affectoit de dire souvent, qu'elle entroit dans sa trentième Année, *nous devons bien la croire*, dit tout bas un home d'esprit, *puis qu'elle l'assure depuis dix ans*. Un Alchimiste s'étant vanté au Pape Sixte V. d'avoir trouvé le secret de faire de l'or, le St. Père lui envoya 30. à 40. bourses, *pour mettre*, dit il, *son Trésor*.

Vespasien étant sur le point de mourir, se tourna du côté de ses Courtisans, & leur dit, *je vois bien que je vai devenir Dieu*, pour se moquer de l'*Apothéose* que les Romains décernoient aux Empereurs. Le Cardinal *Mazarin* dans son lit de mort, ne marque pas moins de sang froid, & raille quelques flatteurs, qui lui disoient qu'il paroïssoit une Comète, come si elle prédisoit un Evénement extraordinaire; *La Comète*, dit-il, en souriant, *me fais trop d'honneur*.

Un ancien Roi d'*Angleterre*, indigné de l'adulation de quelques Courtisans, qui lui disoient, qu'il étoit tout puissant, comença à tracer une ligne sur le rivage de la Mer,

où il étoit , & leur dit , *si je suis tout puissant, j'ai droit de comander à la Nature, & j'ordone aux flots de ne point passer au dela de ces bornes; mais l'Onde, sans respecter ce comandement, franchit ces foibles limites. Vous voyés, leur dit-il, en se tournant de leur côté, que nous avons vous & moi, un Maître, dont le pouvoir est bien supérieur au mien. Pour éclairer l'Athée sur son aveuglement, on pourroit essayer l'Ironie, Vous, lui diroit on, qui prétendés que tout est fait sans intelligence, & par un jeu du Hazard, mettés la main à l'œuvre, répandés des Couleurs, peut-être, à la fin, en verra-t-on naitre votre Portrait! Fabriqués, je ne dis pas un Home, un Animal, une Plante, mais une simple Pierre, une simple Paille.*

On fait quelquefois semblant de blâmer, afin de louer avec plus de finesse; c'est ainsi que Boileau disoit à Louis XIV. en parlant du Peuple,

Croit que l'on fait des Vers come l'on prend des Villes.

L'Ironie est toujours mieux reçue que la louange; si l'Eloge est trop délicat il ne se fait pas sentir, s'il est grossier ou excessif, il blesse la modestie de celui qui en est l'objet, ou l'amour propre de ceux qui le lisent ou qui l'écotent; on l'ôte rarement assés au gré de ceux qui sont loués, presque toujours trop au gré du Public.

Il y a dans le Livre de l'*Esprit des Loix*, une Ironie bien ingénieuse ; la voici ,

Une preuve que les Nègres n'ont pas le Sens comun , c'est qu'ils font plus de cas d'un collier de verre que de l'or , qui chez les Nations poli- cées est d'une si grande conséquence. Il est im- possible que nous supposions que ces Gens là soient des Hommes , parce que si nous les supposons des Hommes , on comenceroit à croire que nous ne sommes pas nous mêmes Chrétiens.

Quelqu'un disoit , on feroit un bien petit Livre de ce que vous savés ; & l'on en feroit un fort gros de ce que vous ignorés répliqua t'on.

J'ai trouvé l'Ironie bien maniée dans la Réponse de Mr. de la Motte à Mad. Dacier ; je n'en citerai que le trait que voici :

Alcibiade , dit Madame Dacier , dona un grand soufflet à un Rhèteur , qui n'avoit point lû Homère. Que feroit-il aujourd'hui à un Rhèteur qui lui liroit l'Iliade de Mr. de la Motte? Heureusement , répond M. de la Motte , quand je récitai un de mes Livres à Mad. Da- cier , elle ne se souvint pas de ce dernier trait.

Il faut bien distinguer l'Ironie de la Critique & de la Satire *. La Critique est permise &

Y

utile ,

* On ne peut cependant dissimuler que l'Ironie ne tire sa Source de la Malignité & de l'Orgueil ; elle cherche à briller aux dépens des autres , la Malice aiguise ses traits.

utile, puisque chacun a droit de porter son Jugement sur les Ouvrages qu'on lui expose, & elle est utile lorsqu'on n'a pour objet que d'en faire remarquer les beautés & les défauts; mais la *Satire*, qui se propose de tourner en ridicule les Auteurs même, & de rendre méprisables des Ecrits dignes d'estime, est très dangereuse & ne peut être légitime. Il en est de même de l'*Ironie*, lorsqu'elle est trop poussée & qu'elle donne atteinte à l'honneur & à la réputation. Un Officier aiant dit à un jeune Colonel de ses Amis, qu'il n'étoit brave que dans les ruelles, en fut puni sur le champ, par un coup d'épée, qu'il reçut dans un Duel. C'est ainsi que l'Amitié est sacrifiée à un vain point d'honneur, qui prive la Patrie de ses plus fermes soutiens, & qui n'est pas moins opposée à l'ordre, & à la Société, qu'à la Religion.

Il convient d'employer l'*Ironie* lorsqu'on réfute une Hypothèse qui choque la vraisemblance; c'est ainsi que j'aurois voulu réfuter Mr. de *Voltaire*, lorsqu'il soutient que les Coquilles qu'on trouve dans les terres, les plus éloignées de la Mer, ont été jettées au hazard par des Pélerins qui revenoient de la *Terre Sainte*.

*Rare & sublime effort d'une Imaginative,
Qui ne le cède point à Personne qui vive!*

C'est ainsi que Mr. de *Voltaire* lui même n'a réfuté l'opinion de Mr. de *Maupertuis*, qui croit qu'on peut conoitre les causes de l'intelligence humaine en diséquant le Cerveau des *Géans*, qu'en y répandant du ridicule.

Il n'en est pas de même de la Religion & du Culte public, on doit le respecter, ou ne le réfuter que par des raisons & de bonnes preuves*. Il me semble qu'on ne doit point railler sur les défauts corporels, qu'il ne dépend pas de nous de corriger. Un assez mauvais Poete dit, que Mr. de la *Motte* ne ressembloit à *Homère*, qu'il avoit voulu imiter, que par son aveuglement; parce que l'un & l'autre avoient perdu la vüe; mais cette raillerie étoit d'autant moins fondée, que Mr. de la *Motte* avoit beaucoup d'esprit & de goût.

Il n'est pas moins grossier de faire rouler l'*Ironie* sur les Noms propres. Le célèbre *Balzac*, qui eut une Dispute avec le Père *Goulu*, ne fit jamais aucune raillerie sur son

Y 2.

nom.

* Les prétendus Esprits forts, qui se moquent des grandes Vérités de la Religion, ne font que prouver leur imprudence & leur folie. Ces Vérités sont trop sérieuses & trop importantes pour en badiner. Les Esprit forts, dit *La Bruière*, savent-ils qu'on ne les appelle ainsi que par Ironie.

nom. On raporte que *Boileau* étant avec le Cardinal de *Janson*, qui lui disoit qu'il devoit se faire appeller *Boivin*, plutôt que *Boileau*, parce que le Vin valoit mieux que l'Eau, repliqua, qu'il devoit aussi se faire nommer *Jean farine*, plutôt que *Janson* parce que la *farine* valoit mieux que le *Son*; mais je doute un peu de cette anecdote.

Il y a encore quelque chose de puéril & de bas, de railler quelqu'un sur sa Profession, ou sur son Métier, par ce que tour les Arts sont honêtes, lorsqu'on s'en aquite bien. On doit respecter les talens de quelque nature qu'ils soient, & c'est s'avilir & se dégrader soi même, que de tacher d'y répandre du ridicule. Lorsque je lis, ou que j'examine un Ouvrage, je dois en juger indépendamment des titres, de l'âge, du sexe & de la profession de l'Auteur. C'est vouloir se séduire soi même, que de consulter le Préjugé plutôt que le Goût & l'Equité.

Il n'est pas si aisé de distinguer la Raillerie de l'*Ironie*. Il me semble que celle ci a quelque chose de plus fin & de plus délicat; elle se montre moins à découvert.

Il y a une sorte de cruauté aux Persones qui sont élevées au dessus des autres de lancer contr'eux des traits qu'il ne leur est pas permis de repousser. *Louis XIV.* étoit fort réservé à cet égard, cependant il lui échapa,

un jour de dire à un Gentil-Homme, dont la pointe de l'Épée qui sortoit du fourreau avoit piqué la jambe du Roi : *Votre Épée n'a jamais fait de mal qu'à moi.* Le Gentil-Homme, outré de cette cruelle raillerie, qui fut entendue de plusieurs Courtisans, tira son Épée & se la plongeant dans le sein ; *elle me fera, Sire, plus de mal qu'à Vous,* dit-il, en poussant le dernier Soupir. Ce Prince étonné de ce Spectacle prit sagement la résolution de se défendre toute espèce de raillerie, quelque délicate quelle fut. Mr. de la Motte, dans l'Eloge qu'il a fait de *Louis XIV.* dit de lui, *Qu'on ne loüe point de bonté ces Souverains, qui contens de ne pas faire couler le Sang de leurs Sujets, se permettent de les blesser, j'ai presque dit de les immoler par des railleries tyranniques, car le mépris du Prince est une espèce de mort pour le Courtisan.*

On peut repousser une Ironie par une réponse fine ; *Vous n'avez pas l'air d'un Homme,* disoit à un jeune Garçon quelqu'un qui vouloit le railler, sur son teint trop délicat, *si je n'ai pas l'air d'un Homme,* repliqua-t'il, *j'en ai du moins les sentimens.*

Mr. de la Motte dans une Ode adressée à *Thalie*, emploie avec succès l'Ironie pour se moquer des Dieux & des Héros du Paganisme : Je vai en citer quelques Strophes.

*Ma Lire , començons par le Maître du Monde ,
Chante la gloire de ses feux.*

*Jupiter a rempli le Ciel , la Terre & l'Onde
De ses prodiges amoureux.*

*Redoublons nos efforts , que nôtre Art se déploie
Pour ces Dieux bravant le trepas ,
Qui se firent blesser aux Campagnes de Troie
Pour l'Epouse de Menelas.*

*Chantons les pleurs d'Achille & sa colère oisive
Qui se plait à voir tout périr :
Il n'eut point pour les Grecs , envie pour sa Captivité.
La foiblesse de s'attendrir.*

*Juste éfroi des Mortels , que tout ce qui respire
Tombe tremblant à vos genoux ;
Et Rois de l'Univers , de vôtre vaste Empire
N'a franchissés jamais que Vous.*

*Le Sage Agamemnon par le Sang de sa Fille *
Calma les Dieux trop obéis
Mais contient à leurs Loix d'immoler sa Famille
Sûr leur v. friser Chrizeis.*

* *Agamemnon sacrifia Iphigenie sa Fille. Chrizeis étoit son Esclave. Selon Mad. Dacier , dit Mr. de la Motte , dans sa réponse à cette Savante, Homère n'a point avili Agamemnon , en lui faisant préférer hautement son Esclave à sa Femme; mais il l'auroit avili, s'il l'avoit fait soupirer quand il se fait effort de la rendre. Ne point rougir d'une passion injuste , c'est un amour grand , héroïque ; soupirer quand on est triomphe , c'est un Amour fade , & digne tout au plus de nos Operas , & de nos Romans.*

Plaçons ici quelques Réflexions générales sur les Figures du Discours ; peut être auroit-il falû commencer par là ; mais si elles font bones , la place ne les rendra pas mauvaises. Come les mouvemens du Corps , dit un Auteur célèbre , expriment nos desirs & nos craintes , les Figures du Discours peignent également nos sentimens & nos idées ; elles caractérisent , sur-tout , les diverses Passions , ce qui exige une grande variété de traits , & une peinture vive , forte & naturelle , qui démontre de quelle émotion l'Ame est agitée , à la vûe de certains objets , ou à l'ouïe d'un Discours , ou en conséquence de ses propres Réflexions. Come le Corps n'est pas remué de la même manière par l'admiration ou par l'horreur , l'Ame aussi ne s'exprime pas de la même façon , quand elle craint ou quand elle espère. Les grands Poètes , ainsi que les grands Peintres , caractérisent chaque Passion par les signes & les couleurs qui lui sont propres , & cette imitation de la Nature est une des plus grandes beautés de la Poésie & de la Peinture. Les Figures sont peut-être à l'Esprit ce que l'Adresse est au Corps.

J'ajoute que les Figures du Discours , employées à propos & avec ménagement , font aussi une des plus grandes beautés de l'Eloquence : Elles remuent l'Ame de l'Au-

diteur, le rendent attentif, impriment dans son Esprit, & dans son Cœur les Vérités qu'on lui annonce. Les *Comparaisons*, qui rapprochent des objets différens, marquent la pénétration & la justesse d'Esprit de l'Orateur; les *Antithèses*, lorsqu'elles ne sont pas trop recherchées, jettent de la variété & de l'éclat dans son Discours; L'*Apostrophe* réveille les Auditeurs, les remplit de crainte, ou d'espoir, & tourne cette émotion au profit de la Vérité & de la Vertu.

L'*Ironie* n'est pas une Arme pesante; mais quelque légère qu'elle paroisse, elle n'en est pas moins propre à se défendre & à combattre les défauts des Hommes, sur tout certain ridicule, qui ne mérite pas une plus sévère Censure. Voici come s'exprime un Auteur :

Il me paroît tout simple qu'une jeune Femme s'occupe de ses Diamans, de sa Parure & des Spectacles. Veut-on que depuis 15. jusqu'à 25. ans, elle soit occupé des Affaires de sa Maison, pour se donner des ridicules; ou quelle puisse aimer son Mari, pour se faire montrer au doigt? Non, il faut suivre l'usage & se laisser entrainer au torrent. Le bon Ton, & la Mode veulent qu'elles aient des Amans, elles sont très bien d'en avoir, & de se conformer au goût général. Il est reçu de faire du jour la nuit & de la nuit le jour, il faut encore en passer par là. Ce seroit une grande

folie de vouloir être sage tout seul. L'Oracle a décidé, que réfléchir & raisonner, c'est être un *Animal dépravé*; Personne ne veut l'être & ne veut le devenir.

Écoutez ce que dit sur ce sujet un Auteur célèbre. *Point de raison!* Elle ne sert qu'à nous tromper & nous éblouir: *Point de raison!* La belle Maxime! Elle mérite d'être écrite en Lettres d'or. Voiés les *Hotenfots* & les *Troquois*, ils ne réfléchissent, ni ne raisonnent. Quelle simplicité de Mœurs, quelle aimable innocence! Un Instinct aveugle les conduit beaucoup mieux que ne pourroit faire la Raison la plus éclairée.

Je m'écrie, en voiant entrer *Bélise*, Ah! la jolie Machine! Voiés le brillant de ses yeux, l'incarnat de ses Lèvres, la blancheur de ses Dents; écoutez la douceur de sa Voix, & l'harmonie de ses Paroles! Elle fait une révérence de si bone grace; quel port, quelle légèreté dans sa Démarche! Jamais Marionette ne dansa mieux, & jamais Perroquet ne répéta mieux un Compliment.

Arrêtés, me dit quelqu'un, écoutez *Bélise*, elle parle, elle répond bien ou mal à ce qu'on lui dit. Voiés l'élégance de ses ajustemens, jamais *Paon* n'eut une parure si brillante & si superbe; *Bélise* a du goût, & cherche à plaire; je me trompois, elle est une Femme.

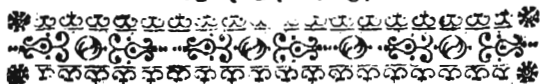
Voici une petite Histoire rapportée fort ironiquement par le Père *Boubours*, célèbre Jésuite, dans ses Entretiens d'*Ariste*. Un jour, dit-il, un savant Cavalier s'outint en bonne Compagnie qu'au Paradis terrestre le Serpent parloit *Anglois*, que la Femme parloit *Italien*, que l'Homme parloit *François*, mais que Dieu parloit *Espagnol*. plut à Dieu, répond ce Père, que les choses se fussent passées de la sorte, car enfin, si le Serpent & Eve eussent parlé deux Langages différens, peut être qu'ils ne se seroient pas entendus, mais par malheur pour nous, ils ne s'entendoient que trop bien, & c'est ce qui me fait un peu douter de la vérité de l'Histoire.

Le même Auteur dit, en parlant de la Grace Divine; *Le je ne sai quoi est de la Grace aussi bien que de la Nature. Oui la Grace elle même, cette Divine Grace, qui triomphe de la dureté du Cœur, sans blesser la liberté du franc arbitre, qui est si forte & si douce tout ensemble, qui a fait tant de bruit dans les Ecoles, & qui fait des effets si admirables dans les Ames, n'est qu'un certain je ne sai quoi, qu'on ne peut expliquer. En vérité, dit un Janséniste, en jettant le Livre avec indignation; L'Auteur n'est aussi qu'un certain je ne sai qui, bien méprisable.*

Ceci me rapelle, qu'un Ecrivain qui a
pris

pris la défense de l'Auteur de l'Esprit des Loix, raille fortement un Janséniste qui avoit ataqué cet Ouvrage, sans aucun ménagement. Une réputation brillante, dit-il, comence telle à se former, l'Homme que le Public couronne de ses Suffrages, pourroit bien se mettre en tête de devenir Chef de Secte, & détourner sur lui les regards du Peuple, atachés sur les illustres Disciples du Docteur de la Grace. (*St. Augustin*) Eh bien! de peur qu'il ne lui prenne envie d'être un jour hérésiarque, on prouve pieusement qu'il est actuellement hérétique. Zèle admirable, sainte politique, qui seule garantit la Foi Catholique du poison contagieux de l'Erreur!





S U J E T

Proposé par l'Académie de MARSEILLE :

*L'Home est moins grand par ses Talens ,
que par l'usage qu'il en fait.*

{Ce qui fait le Héros dégrade souvent l'Home.

Cette Proposition est si évidente qu'elle n'a presque pas besoin de preuves. La vraie grandeur ne peut se trouver où il n'y a point de liberté ; or les Talens sont moins nôtre ouvrage, que celui de la Nature. C'est un don du Ciel, que nous pouvons à la vérité perfectionner, mais que nous ne pouvons nous donner. Il est l'effet & la suite d'un heureux mécanisme, qui rend l'un propre à être Poète, l'autre à être Peintre, Orateur, ou Géomètre. Cette différente capacité ne dépend pas de nous ; c'est un penchant presque involontaire, qui nous détermine & nous fait agir ; ainsi qu'il ne dépend pas de nous d'être grand ou petit, d'avoir des grâces ou de la beauté. Le jeu des Organes n'est pas plus de nôtre choix, que la régularité & l'harmonie des traits du Visage ; mais lors que nous possédons des Talens, nous sentons que nous sommes libres d'en

faire un bon, où un mauvais usage, de les tourner au profit de la Vertu, ou à celui du Vice*.

La Supériorité même des Talens dégrade l'Homme, loin de l'élever & de l'anoblir, lors qu'il fait servir à orner & à étendre le Mensonge, les dons qu'il a reçû, pour rendre la Vérité aimable & établir son Empire; ou lors qu'il les emploie à nuire à la Société, à laquelle ils doivent être utiles. Plus on a de Talens, plus on est dans l'obligation d'en faire un bon usage. C'est un dépôt précieux, qui doit rendre le Centuple. C'est un Ruisseau qui doit fertiliser la Terre, & lui faire produire des Fleurs & des Fruits: S'il n'arose que des Ronces & des Epines, c'est une source empoisonnée qu'on doit tarir au plutôt. Personne n'a eu plus de Talens qu'*Alcibiade*, & *Catiline*; mais quel usage en ont-ils faits?

* Il en est peut-être de la supériorité de Talens come de la supériorité de Condition, & de Pouvoir; l'une & l'autre n'est digne d'estime, que par l'usage qu'on en fait, & l'abus est bien à craindre; ainsi on doit peu les desirer. *Assuerus* disoit à *Esther*:

*Crois moi, chère Esther, ce Sceptre, cet Empire,
Et ce respect forcé que la grandeur inspire
A leur pompeux éclat mêlent peu de douceur,
Et fatiguent souvent leur triste Possesseur.*

On en pourroit dire autant des Talens.

Le premier ne s'ocupoit guères qu'à répandre le goût de la Volupté, & à profiter des foiblesses qu'il faisoit naitre; il emploioit son Esprit & ses Charmes à plaire, ou à élever l'édifice de sa propre grandeur, sur les ruines de la Liberté. Le second, plus coupable encore, étoit un Séditieux & un Incendiaire, qui vouloit établir son Empire sur les débris de sa Patrie, & qui auroit sacrifié les Loix, ses Amis, ses Parens, sa Conscience, au desir éfrené de régner.

Alexandre & Jules César, n'avoient-ils pas des Talens supérieurs? Mais que de désordres & de calamités n'ont-ils pas produits? L'un a porté le fer & la flamme dans des Païs où à peine étoit il connu. On redoutoit son approche, come on craint le passage d'un Torrent impétueux & terrible, qui porte dans son cours le ravage & la désolation. Les Conquêtes de l'autre ont été plus mesurées, & conduites avec plus de prudence; mais elles n'ont pas été moins funestes à la Patrie. Sa feinte modération, après ses Victoires, étoit une amorce pour gagner les Cœurs de ses Concitoiens, après les avoir subjugués. Gloire fatale, quand elle est acquise par le Crime! Tristes Lauriers lors qu'ils sont arrosés de Sang! Tous ces Trophées que le Vainqueur élève sur les ruines de la Liberté & de sa Patrie, im-

mortalisent moins son Nom, qu'ils n'éternisent ses Forfaits.

Le Poëte *Lucrèce*, *Spinoza*, *Vanini*, & d'autres Incrédules*, avoient de grands Talens; mais quel affreux abus n'en ont-ils pas faits! Il n'a pas tenu à eux d'enlever aux Homes la plus douce de toutes les Consolations, qui est l'assurance de l'existence d'un Dieu, & de l'immortalité de l'Ame. Quoi de plus criminel que de renverser toutes les barrières qui s'oposent au Vice & aux Passions, de rompre le plus fort lien qui unit les Homes, de détruire les fondemens & l'édifice de la Société, en introduisant dans le Monde l'Athéisme & l'Irréligion.

* On ne parle pas ici de *Baile*, dont les Lumières & les Talens supérieurs sont aussi connus que son goût pour le Pyrrhonisme. Il se plaisoit à répandre des Nuages sur tous les Objets, & à plonger les Homes dans le doute & dans les ténèbres, lui qui étoit si capable de les éclairer & de les instruire; mais on l'estime trop, pour le placer à côté de *Spinoza*, qu'il a réfuté solidement.

A U T R E S U J E T

De la même Académie, pour le Prix de 1757.
 Le Bonheur est-il plus comun chez les
 Grands que chez les Petits.

*Mortel, en quelque état que le Ciel t'ait fait naître
 Sois heureux, sois content, & rens grace à ton
 Maître.* VOLTAIRE.

Cette Question ne me paroît pas un Problème, du moins est-elle facile à résoudre, quand on remonte à la source du bonheur, & qu'on examine les sentimens qui sont communs aux Grands, & aux Petits. Le bonheur tire son origine de l'amour de soi-même; c'est le desir du bien être. Tous les Homes desirent également d'être heureux, & ont une égale capacité de le devenir. Si le Pauvre goûte le même plaisir à ne boire que du Vin de *Brie*, que le Riche en goûte à boire du *Bourgogne*, ou du *Champagne*, il est aussi heureux que lui. C'est le sentiment qui fait le Bonheur, & non l'Objet plus ou moins délicat qui le fait naître. Le Travail & l'Apétit font trouver au Laboureur les mêmes délices à manger une Eclanche & du Pain bis, avec sa Femme, & ses Enfans, qu'un riche Financier en trouve à manger avec ses Amis, des Perdrix & les

Mets les plus friands & les plus exquis. La Volupté choisit quelquefois pour domicile une simple Cabane, plutôt qu'un Palais somptueux, où habitent les noirs soucis, la triste Avarice, la pâle Envie, & l'Ambition éfrenée.

Lors qu'on a les Organes & les Sens bien disposés, on peut goûter tous les plaisirs. Il n'est pas nécessaire d'être une Nymphé pour plaire, ni d'être un demi Dieu pour aimer.

*Un simple Berger a de quoi
Toucher le Cœur des Nymphes même,
Et qui d'un certain ton sait dire je vous aime,
Ne voit rien au dessus de soi.*

FONTENELLE.

Un ancien disoit, que si on conoissoit bien le poids d'une Courone on ne daigneroit pas la relever.

Le Grand, dévoré par des inquiétudes, ou agité par des plaisirs bruians & tumultueux, ignore les plaisirs purs & tranquilles d'une vie douce, & d'une Âme satisfaite d'un état médiocre, qui sait se plier à sa situation & qui contenté du nécessaire ne desire pas le superflu.

Le Mulbrier est par tous ; mais le Bombrier n'est si.

Que m'importe d'avoir un Carosse, un pompeux Equipage, un grand nombre de

Domestiques, si je puis aller à pied; faire par là un exercice utile, me servir moi-même, & m'éviter l'embaras & la peine de commander?

Oui, j'aime mieux un Sage à pied

Content de son indépendance,

Qu'un Riche indignement noyé,

Dans une servile opulence;

Qui sacrifiant tous, honneur, gloire, amitié,

Au soin d'augmenter sa finance

Est lui même sacrifié

A des biens dont il n'eut jamais la jouissance.

ROUSSEAU.

Médiocrité si vantée, mais si peu recherchée, mon Cœur te rend un sincère hommage! Tu es la Compagne de la Paix & de l'Innocence; tu tiens dans ta main des plaisirs naturels, & à la portée de tous les Hommes; parce que tous les Hommes sont faits pour les sentir.

Les Passions, le trouble, les Maladies cruelles, & les remords ne suivent que trop souvent les Richesses & les Dignités. Les plaisirs, qui sont le partage du Riche, sont cherchés au loin, artificiels, passagers & de pur caprice. Le regret les suit & l'amertume les empoisonne. Ils perdent, par la jouissance, ce qu'on croioit gagner par leur possession. La Nature a moins de richesses, que l'Âme du Voluptueux n'a de desirs.

Comparons les délices que goûte le Sage, même dans l'obscurité, que le Monde nomme *petitesse*, avec ceux que goûte ces Homes riches & puissans, que le Monde nomme *Grands*. La Retraite du Sage a quelque chose de raisoné & de réfléchi, & par là même un caractère de grandeur & de noblesse. Il s'étudie lui même, il apprend à se conoitre & à se corriger; mais sur tout, il médite sur les Ouvrages du Créateur; non pour les critiquer audacieusement, mais pour respecter la main qui les a faits. Le plus magnifique Palais égale-t-il ce vaste & merveilleux Spectacle que la Terre étale dans le Printems. L'Air est-il moins pur à la Campagne qu'à la Ville? De simples fleurs, cueillies dans les Prés, ont elles moins d'odeur, des couleurs moins riches, & moins variées que celles qu'on cultive avec tant de soin dans un Parterre magnifique? Un Concert où l'Art étale toute son industrie, vaut-il les sons harmonieux de la Fauvette & du Rossignol? Le sommeil est-il plus doux sur un fin Duvet, travaillé par le Luxe & par la Molléssé, que sur un Gazon verd & fleuri, que la Nature étale, come pour nous inviter au repos! Ce paisible Ruisseau, qui coule à l'entour, & qui par son agréable murmure inspire une rêverie délicieuse, mérite-t-il moins nos regards & nôtre atten-

tion, que ces superbes Jets d'eau, qui forcent l'onde à jaillir dans les airs, lors qu'elle doit arroser la Terre. Le Cristal limpide d'une Fontaine ne vaut-il pas la plus belle glace de Venise, & l'image qu'il représente n'est-elle pas aussi fidèle que le Tableau du plus habile Peintre?

*Que j'aime à voir de ces Ruisseaux ;
Couler les ondes fugitives ;
Et les Fleurs qui sont sur leurs rives.
Se multiplier dans les Eaux !*

*O fortuné Séjour, ô Champs aimés des Cieux
Que pour jamais foulant les Prés délicieux
Ne puis-je ici fixer ma Course vagabonde ;
Es connus de vous seuls oublier tout le Monde !*

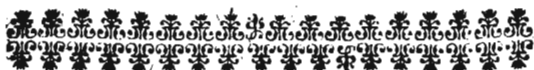
BOILEAU.

Le Riche croit voir arriver tout ce qu'il craint ; tantôt un Incendie, ou un Naufrage, tantôt une Banqueroute ou une Tempête. Que le Pauvre n'envie donc point au Riche ses Colifichets magnifiques, cette pompe aparente, qui cache une véritable misere, & qui ne met point à couvert des Maladies, des Douleurs & de la Mort. Un Tempéramment fort & robuste, une Santé vigoureuse, la sérénité de l'Âme, la Paix de la Conscience, voilà les vrais biens. Je n'en conois point d'autres : Aussi le Créateur du Monde, le Père

comun des Homes, les a-t-il distribués avec beaucoup d'égalité. Il a aussi partagé les Talens, pour unir entr'eux des Etres destinés à vivre en Société, & qui doivent se prêter un mutuel secours. Ces Talens exercés avec modération & dans un bon but, garantissent ceux qui les possèdent d'une extrême indigence, & fournissent à tous leurs besoins. C'est dans le milieu, dans la médiocrité, que réside le vrai bonheur. Les deux extrémités sont trop exposées à de dangereux orages, & à de criminelles tentations.

GENEVE.





P E N S É E S

Sur l'Amour.

L'Amour a ouvert de tout tems de beaux Théâtres à tout le Genre-humain. Si l'on en croit les Poètes, cette fameuse Guerre de *Troïe* ne dût son origine qu'à la beauté d'une Femme.

Il faut avouer cependant que si cette Passion a causé & cause encore bien des malheurs dans le monde , elle a pourtant ses agrémens & ses charmes. Quoi de plus agréable & de plus doux , que de partager son Cœur , que de vivre , que de n'agir que pour l'Objet que l'on aime ?

Toutes sortes de Persones ne sont pas dans cette idée. L'Age des uns ne leur permet plus de sentir les douceurs de l'Amour , & ne tournant leur vûe que du côté des Ecueils qu'il présente , ils en font un tableau éfraiant , propre à ôter tout sentiment , & à bannir du comerce de la vie une Passion qui n'en fait & n'en fera jamais que la douceur. Plusieurs dégoutés & revenus de cette Passion , par le peu de succès qu'ils en ont retiré , en attribuent la faute & non à leur peu d'Esprit , à leur inhabileté à savoir s'insinuer avanta-

geusement, à leurs Mœurs, à leur timidité, au caprice de leurs Maitresses; tout cela ne mérite chez eux aucune considération; l'Amour seul est la cause de leur défaite. Ils s'écrient sans cesse: *Malheureux sont ceux qui se laissent attirer par ces Roses, ils en sentiront bientôt les Epines. Je n'en n'ai que trop fait, hélas, la triste expérience! Cruel Amour quel n'est pas ton empire sur le Cœur des Mortels!* D'autres, peu favorisés de la Nature pour l'Esprit & pour le Corps se joindront à ces insensés, & tacheront de déployer une éloquence frivole; mais agissant come le Renard d'*Esopé*, ils n'auront jamais plus de succès. Telles sont les pensées de Gens, imbus d'une si funeste idée, qui voudroient rendre dur come le fer le Cœur de l'Home. L'Auteur de la Nature l'a façonné de manière à ne pouvoir résister aux attraits d'une Beauté, qui joint à cet avantage, l'Esprit, le bon Caractère, sans lesquels la beauté n'est rien; on peut dire même qu'elle paroît difforme. Ce sont deux Diamans qui lui procurent le même éclat que la rosée du matin procure aux Fleurs. La beauté seule ne plaît pas toujours, ou si elle plaît, ses agrémens sont de courte durée. Une Taille bien faite, des Traits bien proportionés, des Yeux noirs ou bleus, des Mains blanches, une belle Gorge, ce n'est pas ce qui fait des Amants passionnés;

cruel Enfant, des malheureux mortels; leurs peines sont tes Trophées. Seras-tu toujours si folâtre? Oui les Graces & les Ris sont tes Compagnes; quite ton Carquois & tes Flèches, viens avec moi dans ces vertes Prairies, dans ces Campagnes fécondes, retraite d'un malheureux Amant. Là je te dresserai un Temple; je brûlerai de l'Encens sur tes Autels. Mais quoi! Tu t'envoies à *Cythere*; tu te joies de mon innocence, tu fuis après m'avoir vaincu: Ce peut-il que qui t'oblige soit traité de cette façon.



S U I T E

De l'Histoire d'un Hermite & d'un Home-Marin.

JE ne m'étendrai point sur tous les moyens dont je me servis pour me faire entendre, de mon Home-Marin & entrer en commerce avec lui. Il est certain que l'Home est bien grossier & bien ignorant, lorsqu'il est dénué du secours de l'éducation. Il n'a aucune idée des Objets intellectuels, & ne conoit des objets sensibles & matériels, que les côtés qui ont rapport à ses Sens ou à ses Organes, & qui sont nécessaires pour sa conservation.

Lorsque je parlois à *Leandre*, c'est le Nom

que j'avois donné à l'Homme Marin, de la différence qu'il y a entre le Corps & l'Ame & de leurs diverses Facultés, il avoit peine à me comprendre, quoi que je me servisse des termes les plus clairs & des comparaisons qui étoient le plus à sa portée; des images sensibles étant presque le seul moiens de se faire comprendre. C'étoit bien pis encore, quand je lui parlois d'une Vie avenir, de l'Immortalité, & d'un Etre tout parfait, de qui nous dépendons, & qui a créé toutes choses. Je tâchois de lui démontrer son existence, par l'ordre admirable qui règne dans l'Univers; ordre qui ne sauroit être l'effet du Hazard, & qui caractérise une Sageffe infinie. Je lui faisois remarquer, que les Vagues les plus impétueuses se brisoient contre quelques grains de Sable, come si une main toute puissante leur eût imposé cette barrière, qu'elles n'osoient passer. Je lui appris qu'il y avoit au de-là & en deça de la Mer plusieurs Nations dont les Mœurs & les Coutumes sont très différentes; que cette immense étendue d'Eau, qui semble devoir les séparer, leur sert au contraire de lien, & de pont de communication, pour se procurer réciproquement les Dentrées qui croissent dans un Pais, & qui manquent à l'autre. Je lui appris qu'on savoit l'origine de ces divers Peuples; & qu'on remonte delà à la naissance du Monde.

Léandre m'écoutoit avec plaisir, & avec attention, il prit pour moi un tel attachement, qu'il risqua sa vie pour sauver la mienne, un jour que je fus ataqué par un Sanglier, qui étoit sur le point de me dévorer. Come je prenois occasion des divers objets qui se présentoient, pour instruire *Léandre*, je crus devoir profiter de cet événement pour lui apprendre quels sont les avantages qu'on retire de la Société. Sans vous, Mon cher *Léandre*, lui disois-je, j'étois la Victime de cet Animal féroce & cruel que nous venons de combattre, & que vous voies abatus à nos pieds. Vous ou moi, étant seuls, n'aurions pû, vraisemblablement, lui résister; mais nos forces réunies ont fait nôtre sureté, & ont assuré nôtre Victoire. Il y a fort apparence que les premiers Homes sentirent l'utilité de s'unir entr'eux, soit pour se défendre des Bêtes féroces, qui pouvoient les ataquier, soit pour s'aider mutuellement, & pourvoir à leurs divers besoins. Ceux auxquels la Providence avoit doné plus de génie qu'aux autres, les instruisirent, & devinrent come les Précepteurs du Genre-Humain. Une autre source de la différence des Conditions, car l'égalité primitive n'a pas subsisté long-tems parmi les Homes, c'est le plus ou moins de force & d'industrie. La supériorité de force a fait les Usurpateurs & les Tirans;

les plus forts ont subjugué les plus foibles ; & voilà les Conquérens , qui ont ruiné les Sociétés que les premiers Législateurs avoient établies. C'est ainsi que la Terre , qui étoit le Patrimoine d'une seule & même Famille , est devenue souvent la proie de l'Ambition , & de la Violence.

A l'égard des divers degrés d'Industrie , vous sentés , mon cher *Léandre* , que ceux qui ont plus de Lumières & de Talens que les autres , ont par là même plus de facilité à leur faire du bien & acquièrent ainsi sur eux une sorte de pouvoir , qui est d'autant plus légitime , qu'ils n'en font usage que pour les éclairer , & les rendre heureux. Cette Subordination n'altère & ne détruit point la Liberté naturelle , parce qu'elle est volontaire & que les Inférieurs en sentent eux mêmes la nécessité. Quoi que rien ne m'élève au dessus de vous , mon cher *Léandre* , continuai-je , cependant vous voulés bien m'écouter , & déferer à mes conseils , parce que vous les croiés utiles , & que l'Education que vous n'avés pas , & que j'ai recüe , me donne droit de vous les donner. Mais interrompit *Léandre* , comment les Homes ont-ils pu donner aux autres cette éducation , & se communiquer leurs Idées , puisqu'à leur naissance , ils sont tous également foibles & ignorans. J'ai éprouvé moi même , con-

tinua-t-il, combien il est difficile d'aquérir des Idées claires des choses, & de faire entendre aux autres nos Pensées & nos desirs. Votre difficulté, répondis-je, est bien fondée, & je ne puis la résoudre, qu'en recourant à la Puissance, & à la Volonté de notre Créateur. C'est lui, sans doute, qui a fait connoître aux premiers Homes les divers objets qu'il a produits pour leur usage, ou pour leur conservation; & come ils avoient besoin de distinguer ces divers objets, par certains Noms, & que des signes équivoques ne suffisoient point, Dieu leur a enseigné l'usage de la Parole, c'est à dire, l'art de prononcer distinctément des Mots ou des sons arbitraires, auxquels les Homes ont attaché des idées fixes & déterminées: C'est ainsi que par des signes d'institution on a donné, en quelque sorte, du corps & des couleurs aux Pensées.

Je vous ai laissé parler, sans vous interrompre, reprit *Léandre*, mais vous n'avez pas levé tous mes doutes. Il me reste encore quelques objections à vous faire. Puisque Dieu aime si fort les Homes qu'il a créés, & qu'il s'intéresse à leur conservation & à leur bonheur; coment a-t-il permis que ces Conquérans, dont vous venez de faire mention, aient désolé la Terre, troublé le repos des Homes, & renversé l'ordre qui faisoit le fondement de leur félicité? Votre

objection , répliquai-je , m'embarasse un peu , non qu'il ne me soit aisé d'y répondre ; mais pour suivre mes raisonnemens , il faut , mon cher *Léandre* , que vous redoubleiz vôtre attention. Dieu, en créant les Hommes, a permis qu'ils fussent sujets à diverses Passions , & l'ambition est celle des Conquérens. Ces Passions mêmes ont leurs usages & leur utilité , lorsqu'elles sont renfermées dans certaines bornes. L'Ambition , par exemple , peut servir à porter chés les Peuples vaincus , des Connoissances qu'ils n'avoient pas , & de meilleures Loix. Quand je vous aurai enseigné l'Histoire , vous verrez que les *Grecs* & les *Romains* , qui ont été des Conquérens , ont instruit des Nations barbares , & ont porté la lumière, où il n'y avoit que des ténèbres. Il faut cependant convenir , que les Passions ont fait plus de mal que de bien ; mais elles sont une suite du mauvais usage que les Hommes font de leur liberté. Dieu en les créant leur laisse le choix entre le bien & le mal , parce qu'il a voulu être servi par des Etres intelligens , & non par des Automates. Le Bien est la conformité de leurs Actions , à la volonté du Souverain-Législateur , que les Hommes connoissent suffisamment , lors qu'ils consultent leur Raison & leur Conscience. Dieu a poussé même plus loin sa bonté à l'égard

des Hommes : Comme les Loix * étoient obscures par une infinité de préjugés & d'erreur, il leur a révélé expressément les règles qu'il leur impose ; règles qui sont très conformes à la Raison & à leur bonheur présent & à venir. Je vous apprendrai une autrefois, Mon cher *Léandre*, repris-je, la nature de ces Préceptes, & l'obligation où nous sommes de les pratiquer. Contentés vous à présent de savoir, que l'Être suprême n'a rien fait qu'avec une extrême Sagesse, qu'il ne tient qu'à nous d'être heureux, & que dans l'échelle immense des Êtres, qui descendent de l'Infini jusques à nous, nous ne sommes pas les plus mal partagés.

Les Hommes ne sont pas les plus mal partagés, interrompit *Léandre* ; je veux le croire, puis que vous le dites, & que vous n'avez aucun intérêt à me tromper ; mais je voudrois que leur partage fut encore meilleur, qu'il fut même de moins de maux & de crainte. Pourquoi ces tempêtes affreuses, qui ravagent la Terre,

* On pourroit ajouter, que toutes les Loix de Dieu peuvent contribuer au bonheur des Hommes. La Nature leur offre en grand nombre des plaisirs simples & aisés, conformes à leur destination, & à leurs organes ; mais ils veulent aller au delà, & ils ne trouvent que des peines ; leurs sens s'usent, parce qu'ils les exercent trop ; leur Santé se dérrange, parce qu'ils en font un mauvais usage.

& détruisent dans un instant ce que les Hommes ont établi avec peine & après un long travail. Pourquoi le tonnerre, la foudre, les tremblemens de Terre. . . . N'en dites pas d'avantage, interrompis-je à mon tour; vous voulés juger du plan entier de l'Edifice; par un seul & petit côté, qui vous paroît défectueux. Si vous voies le Bâtiment dans toutes ses faces, l'ordre & l'harmonie vous en paroistroient admirables. Cet Edifice c'est l'Univers: Coment, avec une vûe aussi courte, que celle que nous avôns, osons nous juger qu'il est imparfait, parce que nos yeux ne peuvent en découvrir l'ordonnance & le rapport que chaque partie a avec le tout. Les Vents & les Orages, que vous regardés come un mal, sont peut-être un bien pour des portions de la Terre éloignées de nous, mais qui ne méritent pas moins que nous, l'attention de la Providence. Ces tempêtes sont d'ailleurs une suite des Loix générales établies par le Créateur. Voudriés vous qu'il dérogeat à chaque moment à ses Loix, pour plaire à quelques Particuliers, & satisfaire leurs desirs? Enfin, quand ces maux seroient réels, que savés vous s'ils ne sont point la punition d'un Juge irrité, qui vange ainsi la désobéissance à ses Loix. Dieu avoit créé l'Home innocent; il est devenu coupable, & les maux qu'il souffre sont l'effet de son

Crime*. Mais le sort de l'Homme n'est pas renfermé dans le court espace de cette vie ; c'est ici un état d'épreuve ; si nous faisons un bon usage de nos Talens , de nos Connoissances , de nos Biens , de nos Afflictions & de la Raison que Dieu nous a donnée , nous jouirons d'une félicité sans mélange. Nôtre Ame y aspire déjà sur cette Terre , & sent qu'elle est faite pour l'Immortalité.

.. Hâ ! que me dites vous , reprit *Léandre* ! Quelle vaste , quelle noble carrière ouvrés vous à mes yeux ! Quoi ! Je puis espérer un bonheur infini & éternel , moi qui n'avois aucune idée de mes devoirs , qui ne connoissois d'autres plaisirs que ceux de satisfaire à mon goût & à mes besoins ! Je me trouvois heureux de cueillir des Huitres autour des Rochers , & de trouver , au fond de la Mer , des Sources d'Eau douce , pour me désalterer. Il est donc vrai qu'il y a des richesses plus grandes , plus solides , d'un prix plus excellent que tous les trésors renfermés dans la Mer & dans la Terre ! Que ne vous dois-je point de m'avoir fait conoitre des biens si précieux ! Oui , mon cher *Léan-*

* Il paroît que le Crime a causé de grands changemens sur la Terre , & qu'elle n'est plus ce qu'elle étoit dans son origine. Quand on l'examine de près , on trouve qu'on ne marche que sur les débris & les ruines d'un ancien Monde.

dre, lui dis-je, il ne tient qu'à vous d'en jouir. La Vertu vous en assurera la possession. Votre amour pour elle, votre candeur, & votre docilité, vous en rendent digne.

Nous n'étions pas toujours occupés de conversations aussi graves & aussi importantes. L'Esprit a besoin de repos & de délassement. Je voulois acoutumer les yeux de *Léandre* aux choses qui sont le plus d'usage dans la Société. Pour cela, je lui montrai des Pièces d'or & d'argent, & je lui dis, qu'avec cela on pouvoit aquérir ce qui nous étoit le plus agréable ou le plus utile. On peut donc changer, me dit-il, ces petits morceaux de métal, en Pain, ou en Fleurs? Non, repliquai-je, de telles transmutations ne sont pas nécessaires: Il suffit qu'avec ces Pièces, auxquelles on a attaché une certaine valeur, on peut se pourvoir de ce qui nous manque; c'est ce qui développe les talens & l'industrie, & ce qui engage les Hommes à travailler, & à exercer les Sciences & les Arts. Dieu a voulu nous lier par des besoins & des secours mutuels, qui soutiennent & font prospérer la Société, pour laquelle nous sommes faits.

Nous cultivions, *Léandre* & moi, un petit Jardin, où il y avoit quelques Plantes; mais cet exercice le fatiguoit, sur tout dans la grande chaleur. Il me dit qu'on trouve au fond de la Mer diverses Fleurs aussi belles

que celles qui croissent sur la Terre, & qui leur ressemblent beaucoup. Il nommoit les Coraux, des Tulipes; les Madrépores, & les Lirophytes, des Renoncules, ou des Anémones, selon leurs couleurs. La Nature, me disoit-il; fait tous les frais de leur culture, nous les cueillons sans peine, au lieu que vous n'avez rien qu'à force de soins & de travail. Il semble que la Providence veuille vous faire acheter chèrement les biens que vous lui arrachez avec peine, au lieu qu'elle nous les prodigue, come à ses Favoris, parce que nous ne l'osons point par nôtre défiance.

Il me demanda permission de plonger au fond de la Mer, & revint tenant dans un Panier des Rocailles & des Coquilles, dont il orna une Grote taillée dans le Roc. Je lui montrai diverses choses rares, que je conservois dans un Cabinet. Je crus exciter par là son admiration & sa curiosité, mais il ne marqua aucun étonnement à la vue de ces objets, & ne fit que manifester sa naïveté. Que de choses, dit-il, dont je n'ai pas besoin! De la Mouffe marine nous sert de Tapis. Nous pouvons voir la Mer & la Terre, sans le secours des Lunettes; & nous réglons les heures par la hauteur du Soleil, sans avoir besoin de Pendules. La variété des Vents nous annonce le calme, ou l'orage, & le frémissement des Roseaux est le présage de la tempête. A

cette occasion, je pris ma Flute, & j'en jouai un Air. *Léandre* me pria de l'ouvrir, croyant entendre chanter un Oiseau, qui y étoit renfermé. Cette machine fut celle qui lui fit le plus de plaisir. Je fis mouvoir en sa présence, une Chaise de poste, que j'avois conservée, il se mit à sourire, en la regardant avec dédain, & me dit, qu'elle ne pouvoit aller aussi vite, qu'il pouvoit le faire à la nage, en ne faisant usage que de ses pieds & de ses mains. *Nous ne souhaitons,* ajouta-t-il, *que ce qui nous est nécessaire, & nos desirs ne vont point au delà de nos besoins.*

Je me plaisois à l'entendre : Il me sembloit qu'en l'instruisant, & en multipliant ses Idées, j'étendois & je perfectionois aussi les miennes ; mais après l'avoir entretenu quelque tems, j'aimois à me renfermer en moi même, & à me plonger dans une douce rêverie : Il semble qu'on goûte alors son existence d'une manière plus sensible & plus délicate ; n'étant plus distraits par les objets extérieurs, notre Mémoire & notre Imagination nous représentent ceux qui nous sont les plus chers, & je n'ai rien de plus précieux que le Portrait d'*Emilie*. Je le pris ; mes yeux étoient fixés sur lui, & je l'arrosais de mes larmes ; j'aperçus *Léandre* qui le contemploit aussi avec émotion & avec un plaisir qui se manifestoit dans ses regards. *Ce que vous*

considérés, me dit-il, est-ce une Créature humaine? Oui, répondis-je, mais c'est une Personne d'un Sexe différent du nôtre. Ha! repliqua-t-il, *pourquoi ne puis-je voir de plus près, & toucher l'Original d'une si belle Copie?*

Ce Portrait que vous admirés, lui dis-je, est celui d'une Personne que j'ai tendrement aimée, qui faisoit mon bonheur, & dont la perte me cause aujourd'hui les plus vifs regrets. Cette alternative de biens & de maux est un effet de la sage Providence, qui se fert des événemens qui nous paroissent les plus funestes, pour nous détacher de la Terre, & nous conduire à une Félicité réelle & constante. Je vous ai déjà dit, que cette Vie n'est qu'un état d'épreuve & un passage à une meilleure. A l'égard de l'émotion que vous avés éprouvée à la vue de ce Portrait, elle est naturelle; c'est une sorte d'instinct établi par le Créateur, pour lier ensemble les deux Sexes, & perpétuer l'espèce des Hommes. Ce penchant n'a rien que de légitime, lorsqu'on le retient en de justes bornes, mais lorsqu'on se livre à sa violence, il éclipsé notre Raison, nous fait oublier nos Devoirs, & jette le trouble dans nos Sens & dans nos Organes, qu'il énerve, & qu'il déchire. Les plaisirs sont come une Terre marécageuse, sur laquelle il ne faut faire que glisser.

Il en est à peu près de même de toutes les Passions. Quand elles sont moderées, elles ressemblent à ces Vents doux & salutaires, qui purifient l'air, & en dissipent les vapeurs malignes; mais que ces Passions font d'affreux ravages, qu'elles excitent des Tempêtes, quand on ne donne aucunes limites à leurs excès! Elles répandent sur notre vie le désordre, l'amertume & les noirs chagrins; elles troublent la Société, & rompent les Liens qui unissent les Homes. Je vous ai parlé des Conquérans & des Usurpateurs, qui come un Torrent rapide, renversent tout ce qui s'opose à leur passage, & ne laissent que de tristes ruines: Mais vous ne connoissés point une Passion basse & honteuse, qu'on nomme l'*Avarice*. Ceux qui l'éprouvent & qui en font les Esclaves, ressemblent à ces Plantes voraces, dont vous avés vû, quelques unes, qui dévorent toutes celles qui leur sont voisines: Les Avarés engloutissent de même tout ce qui est à leur portée & qui n'a pas la force de se défendre de leurs rapines: Leurs besoins imaginaires les rendent insensibles aux besoins réels des autres. L'Or & l'Argent doivent circuler pour être utiles; semblables à ces paisibles Ruisseaux qui fertilisent les Terres qu'ils arrosent; mais l'Avaré les arrête dans leurs cours, & les tourne uniquement à son usage & à son profit;

sans s'inquiéter si les Campagnes de les Voisins demeurent à sec & deviennent stériles, faute d'Eau.

Mais ceci, Mon cher *Léandre*, me rappelle que nos Fleurs ont besoin d'être arrosées. Conservons notre Santé par un exercice modéré, qui maintienne notre Corps dans un bon état; nous exercerons ensuite notre Esprit avec plus de plaisir; par des réflexions utiles, qui nous rendront dignes d'être des Hommes.

G E N E V E.



LIVRES NOUVEAUX.

LES Frères *Cramer* de Genève ont fait une nouvelle Edition des Ouvrages de M. de VOLTAIRE, revus avec beaucoup de soin & considérablement augmentés par ce célèbre Auteur. Elle contient 10. Vol. grand in 8vo de 400. p. chacun. Outre l'avantage d'être complète, que cette Edition a sur toutes les autres, elle a encore celui d'avoir été arrangée, corrigée & imprimée sous les yeux mêmes de M. de *Voltaire*.

La distribution de chaque Vol. est faite de façon, que les Pièces du même genre se trouvent rassemblées dans les mêmes Vol. en sorte, que ceux qui ne voudront pas acquérir la Collection entière, pourront choisir ceux

qui renferment les Morceaux de leur goût.

Le 1er Vol. comprend toutes les Préfaces : LA HENRIADE avec un choix des meilleures Variantes & de courtes Notes au bas des pages ; de longues Notes historiques à la fin ; toutes les Pièces relatives à la Poësie-Epique en général & à ce Poëme en particulier.

Le 2me. sous le nom de MELANGES DE POESIE, contient généralement toutes les Pièces fugitives en Vers, plusieurs Lettres en Prose, & quelques Morceaux mêlés de Prose & de Vers.

Le 3me. renferme les MELANGES DE PHILOSOPHIE, savoir, les *Elémens de Newton*, avec chaque Figure, placée dans la même page où se trouve l'explication. Cet Ouvrage est précédé dans le même Vol. de toutes les Pièces purement philosophiques, & suivi d'une Table des Matières par Chapitres.

Le 4. & le 5e. comprennent généralement tous les Mélanges de Littérature, divisés par Chapitres.

Dans le 6me. on trouve l'HISTOIRE DE CHARLES XII. ROI DE SUEDE, suivie d'une nouvelle Table des Matières très-exacte & précédée de toutes les Pièces relatives à cette Histoire, & à la manière d'écrire l'Histoire en général.

Tous les Ouvrages Dramatiques, rangés

suivant l'Ordre des Tems , avec toutes les Pièces relatives à chacun , sont renfermés , dans les 7. 8. 9. & 10. Vol.

On pourroit raporter bien des changemens & augmentations faites au plus grand nombre des Pièces qui composent ce Recueil , mais il suffit d'indiquer ici la plupart des Morceaux neufs , qui l'enrichissent.

Une Préface. Un Discours sur la *Henriade* composé par le plus auguste & le plus respectable Protecteur que les Lettres aient eû dans ce Siècle. Un Chapitre sur l'Examen des Langues. Les embéllissemens de la Ville de *Cachemire*. Jusqu'à quel point on peut tromper le Peuple. Les deux Consolés. Si les Sciences ont nui aux Mœurs. Sur l'Ame. Des Monoies & du Revenu des Rois. Dialogue entre un Jésuite & un Bracmane. Deux entretiens entre *Lucrece* & un Mathématicien. Les Voiages de *Scarmentado*. L'Histoire des Juifs. De *Dioclétien*. De *Constantin*. De *Julien*. De la chimère du Souverain bien. De la Population de l'Amérique. Songe de *Platon*. Sur *Ovide*. Sur *Sostrate*. Des Génies. De l'Astrologie. De la Magie. Des Possédés. De Mr. *Prior* , du Poème singulier d'*Hudibras*. Du Doien *Swift*. Sur le *Dante*. Fragment d'une Lettre écrite à un Académicien de Berlin. Réponse à S. M. le R. de P.

Réponse à l'Abé de *Chaulieu*. Epitre à Mr. de *Cideville*. Poème sur la destruction de *Lisbone*, précédé d'un Avertissement. Poème sur la Religion Naturelle. Diverses Lettres. L'ORPHELIN DE LA CHINE. Epitre }
 au Lac. Epitalame sur le Mariage de } *
 Mr. le Duc de *Richelieu*.

Cette Edition paroitra le 15^{me}. du Mois d'Avril prochain. Le prix de chaque Vol. est L. 2. 10. s. de *France*, ou L. 1. 10. s. Argent de *Genève*.

Sur la fin du mois de Juin, les Frères *Cramer* publieront un autre Ouvrage de M. de *Voltaire*, dont il a déjà paru quelques lambeau très imparfaits: Il a pour Titre: ESSAI SUR L'HISTOIRE GENERALE ET SUR LES MOEURS ET L'ESPRIT DES NATIONS, DEPUIS CHARLEMAGNE JUSQU'A NOS JOURS.

Cet Essai comence à l'Epoque où M. l'E-
 vêque de *Meaux* a terminé son Histoire Uni-
 verselle, & il aboutit à la mort de *Louis XIV.*
 Il contiendra 6. Vol. de même épaisseur &
 même format que les 10. premiers. Ces 16.

* L'Epitalame a été imprimée il y a bien des années, mais on l'indique come si elle étoit nouvelle, parce qu'elle ne se trouve que dans une seule édition faite il y a très long-tems. Les deux autres pièces sont conües depuis quelque mois, mais elles ont été considérablement retouchées en dernier lieu, principalement l'*Orphelin de la Chine*.

Vol. seront suivis dans peu de la véritable Histoire qu'a fait M. de VOLTRIRE de la dernière Guerre de 1741. jusqu'à la Paix d'*Aix la Chapelle*, dont on a rassemblé en dernier lieu quelques Fragmens, que l'on a cousû come l'on a pû & dont a fait une Edition subreptice à *Paris*, contrefaite depuis à *Londres*.

Les mêmes Libraires ont aussi actuellement sous Presse les trois Ouvrages suivans :

JOHANNIS VOET *Comentarius in Pandectas.*
2. Tome fol. Jolie édition, copiée sur celle d'Hollande.

CICERONIS OPERA OMNIA, cum delectu
Commentariorum. Illustr. Abbatis Oliveti, 9.
Tomes 4to. Très belle édition; à laquelle l'on ajoute les Remarques de *Mr. l'Abé Facciolati* Docteur de Padoüe, qui a fait toute sa vie une étude particulière des Ouvrages de *Cicéron*.

CORPUS JURIS CIVILIS ROMANI, cum
notis Gothofredi &c. &c. &c. 2. vol. fol. Edition magnifique, corrigée avec le plus grand soin, par un très habile home, & imprimée d'une manière qui fait honneur à la fabrique de ces Pais-ci.



E P I T R E

*A Mr ***.*

AMI, dans le séjour que j'ai sù me choisir,
 J'occupe à m'éclairer un innocent loisir;
 De ces rians Côteaux, contemplant la peinture;
 J'adore avec respect l'Auteur de la Nature;
 Je médite ses Loix, qu'il grava dans nos Cœurs.
 Heureux, si de ces Loix zélés Observateurs,
 Les Humains pratiquant des Devoirs salutaires,
 N'eussent jamais suivis des Règles arbitraires!
 De la droite Raison, l'Homme écoutant la voix,
 N'auroit pas eu besoin du frein honteux des Loix;
 Conservant, dans la paix, sa première innocence,
 Il auroit ignoré le Joug, la Dépendance;
 Mais jouët trop souvent du Crime & de l'Erreur,
 Il faut l'aspect des Loix, pour vaincre sa fureur:
 Oui, le Glaive à la main, il faut que la Justice
 Protège l'Innocence, & condamne le Vice.

Le Peuple, dans le choix qu'il fit des Magistrats,
 Pour son propre bonheur se forma des Etats.
 Il voulut, afranchi d'une afreuse licence,
 Gouter en sûreté la paix & l'abondance;
 Et jadis vagabond, errant de tous côtés,
 Il se donna des Chefs, & fonda des Cités,
 Du Temple de *Thémis* dressant le Sanctuaire,
 Il voulut, que des Loix, Sage dépositaire,

Le Magistrat en fut le Vengeur & l'apui ;
 Que le Crime effrené fût remblant devant lui :
 Que jamais l'Intérêt opprimant l'Innocence ,
 Ne fit en sa faveur incliner la balance.
 Mais pour mieux conserver & l'ordre & l'union ,
 Et prévenir des Chefs l'inique oppression ,
 Le Peuple , de ses Droits se faisant un azile ,
 Voulut à leur abri , rester libre & tranquille.
 Il voulut , sous le Iceau d'un Contract solennel ,
 Fixer des Chefs , de lui , le Devoir mutuel.
 A ce prix , en leurs Mains , déposant sa Puissance ,
 Le Peuple leur jura fidèle obéissance ,
 Tant que de l'Equité , zélés Observateurs ,
 Du bonheur de l'Etat ils seroient les Auteurs.
 Si leur Pouvoir devient funeste à la Patrie ,
 On doit des Oppresseurs saper la Tiranie.
 Ces Principes reçus chés les Peuples divers ,
 Des plus fameux Tirans ont purgé l'Univers *.
 Mais si le Peuple aussi méprise ces maximes ,
 S'il foule aux pieds les Loix , s'il s'abandonne aux
 Crimes ,
 De la Société rompant l'heureux lien
 L'Ordre est anéanti ; le mal se nomme un bien.
 La Liberté n'est plus qu'un nom vain & funeste ;
 Plus fatal mille fois que la Guerre & la Peste.
 Aux Loix , aux Magistrats , dès qu'on n'est plus soumis ,
 Chacun dans ses Egaux trouve ses Ennemis.

* *Voiez sur ce sujet important , Grotius, Puffen-
 dorf, Barbeyrac , & les plus habiles Jurisconsultes.*

Sous le débris des Loix, la Force, & l'Injustice,
 D'un Peuple forcené creusent le précipice :
 Le Bras vengeur de Dieu poursuit ses atentats,
 Oui ! la seule Equité conserve les Etats.
 Voulés vous voir en paix fleurir la République ;
 Sur le bien général, fondés la Politique.
 A la Frugalité, l'Ordre, l'amour des Loix,
 Rome doit sa grandeur, bien plus qu'à ses Exploits.
 L'Ordre maintient la Paix, amène l'abondance
 Chacun fuit un Pais en proie à la licence.
 Les Abus les plus grands suivent d'autres Abus ;
 L'Etat est chancelant, & bientôt il n'est plus,
 Toi qui ne crains pas moins la fière Tiranie,
 Que le désordre affreux que produit l'Anarchie,
 Ennemi déclaré du Vice & des Erreurs,
 Dont le Venin corrompt & l'Esprit & les Cœurs,
 Toi qui de la Vertu fais ta Règle suprême,
 Et que la Vérité semble instruire elle même,
 Apprens moi, cher Ami, si j'ai sù dans ces Vers,
 Faire aimer nos Devoirs, détester nos travers ;
 Et si j'ai bien montré qu'un bonheur légitime
 Fuit loin des lieux fatals où se trouve le Crime.
 Ainsi l'Home jadis, sans Magistrats, sans Loix,
 Faisoit régner les Mœurs à la place des Rois,
 GENEVE.

L'Enigme du Mois passé s'explique par la
 Lettre R.



E N I G M E.

Sans être Evêque, j'ai ma Croffe ;
 Sans être Berger j'ai mon Chien ;
 Et sans être Magicien ,
 J'ai ma Baguette & ma fureur atroce.



T A B L E.

P arabole de J. C. Luc XIV. 16. augmentée par St Dominiqua &c.	259
Parallèle entre l'Orthodoxe Perfécuteur & l'Hérétique Perfécute.	262
Dialogue entre Calvin & Servet.	281
Discours sur cette Maxime, les Mauvaises Com- pagnies corrompent les bons Mœurs.	295
Replique de l'Auteur de la Difficulté proposée aux Métaphisiciens.	316
Essai sur l'Ironie.	331
Sur ce sujet de l'Académie de Marseille ; L'Ho- me est moins grand par ses Talens, que par l'usage qu'il en fait.	348
Sur cet autre Sujet de la même Académie ; Le Bonheur est-il plus commun chez les Grands que chez les Petits ?	352
Pensée sur l'Amour.	358
Suite de l'Histoire d'un Hermite & d'un Moine- Marin.	362
Livres nouveaux.	376
Vers à Mr ***	381
Enigme.	384